



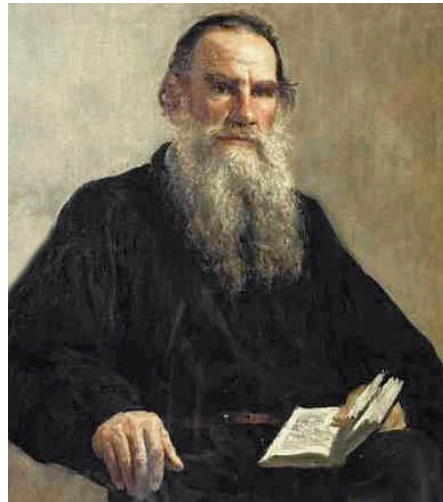
[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

**André Durand présente**

**Lev Nikolaïevitch TOLSTOÏ**

**(Russie)**

**(1828-1910)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*La guerre et la paix*" et "*Anna Karénine*").**

**Bonne lecture !**

Quatrième fils du comte Nicolas Ilitch Tolstoï et de sa femme, née princesse Marie Nicolaevna Volkonski, il appartenait donc à une famille de vieille noblesse, dont le nom, qui est un sobriquet signifiant «le gras», était vite devenu respecté quand elle connut sa plus belle ascension sous le règne de Pierre le Grand, et fut toujours conscient de son rang. Il naquit le 9 septembre 1828, dans le domaine familial d'Iasnaïa Poliana («la clairière claire»), à deux cents kilomètres environ de Moscou, et y passa les premières années de sa vie avec son père, qui s'était retiré de la carrière militaire, ses frères, Nicolas, Serge, Dimitri, et sa sœur, Marie, qui l'entourèrent de gaieté et de tendresse. La naissance de cette dernière avait coûté la vie à sa mère, alors qu'il avait deux ans. Sept ans plus tard, le comte Tolstoï mourut à son tour. Ce fut leur grand-mère maternelle qui recueillit les cinq enfants. Puis l'éducation de Lev fut assurée par l'une puis par l'autre de ses tantes paternelles (dont l'une, sa tutrice, vivait à Kazan), ainsi que par des précepteurs étrangers.

D'après ses notes autobiographiques, Tolstoï situa la fin de son enfance en 1842. Entre 1844 et 1847, il suivit quelques cours à l'université de Kazan, à la faculté des langues orientales (il apprit le grec ancien en huit semaines) et à celle de droit. Mais, indiscipliné, en révolte contre l'enseignement qu'il jugeait inutile, ayant perdu la foi à l'âge de seize ans, accordant plus de temps aux bals, aux concerts, aux spectacles, aux beuveries d'étudiants et aux liaisons faciles et changeantes qu'à ses cours, il se fit rayer du cadre des étudiants, sans avoir obtenu aucun diplôme. Il y connut cependant un des plus grands chocs de sa vie intellectuelle et morale : sa découverte de Rousseau, «*prophète du coeur*» en qui il reconnut immédiatement un frère, exprimant à un correspondant français son admiration : «*Vos grands maîtres du XVIIIe siècle, Voltaire, Diderot, Rousseau, ont écrit tant de fortes pages, belles, utiles pour chacun, morales !... On n'a pas rendu justice à Rousseau ; on l'a calomnié de toutes les manières. J'ai lu tout Rousseau, les vingt volumes, y compris le "Dictionnaire de musique" : à quinze ans, je portais au cou son portrait en médaillon, comme une image sainte... Telles pages de lui me vont au coeur ; je crois que je les aurais écrites...*»

En mars 1847, à l'âge de dix-neuf ans, il commença à tenir un journal intime. Il est écrit sans aucun apprêt car il était alors à mille lieues de songer à un futur lecteur ; il ne l'utilisait que comme outil de perfectionnement moral. Nous y faisons connaissance d'un tout jeune homme endetté et paresseux, qui mène une vie dissipée, mais s'efforce de dominer ses passions. De ce fait, le «*Journal*» pourrait même donner une idée par trop sombre de la vie du jeune homme, car ce sont essentiellement les actes qu'il se reprochait qu'il nota. Avec persévérance et lucidité, il s'analysa et, afin de ne pas se laisser emporter par les mauvais penchants qu'il s'était découverts, se fixa chaque jour un emploi du temps pour la journée du lendemain. Mais la passion du jeu, la paresse, la vanité et les appétits charnels venaient souvent bouleverser ces beaux projets. En ces années de jeunesse, sur lesquelles il devait porter plus tard un jugement d'une extrême sévérité, nous voyons pourtant apparaître en lui des sentiments, des idées, qui annoncent l'auteur de «*Résurrection*» : «*Je suis tourmenté du désir d'être utile à l'humanité, de mieux contribuer à son bonheur. Est-il possible que je meure désespéré, sans avoir réalisé ce désir?*» (29 mars 1852.) Et le 30 juin de la même année, il nota : «*La satisfaction de nos propres besoins ne constitue le bien que dans la mesure où elle peut contribuer au bien en faveur des autres.*» Les appels de la religion ne lui étaient pas étrangers, et il termina son journal du 24 mars 1852 par la prière suivante : «*Délivre-moi, Père, de la vanité, de la paresse, de la volupté, des maladies et de la crainte ; aide-moi, Père, à vivre sans péché et sans souffrance, et à mourir sans angoisse et sans désespoir, avec foi, espoir et amour. Je me livre à ta volonté.*» Nous voyons aussi dans le journal de ces années de formation la naissance du romancier et la façon dont la littérature prit une place de plus en plus grande dans sa vie. Préoccupations morales, désir lancinant de se perfectionner, éclairs de foi religieuse, chutes dans la débauche et le jeu, remords et nouveaux serments de s'amender, tout cela alimenta le grand débat intime du «*Journal*», débat qui se poursuivit tout au long de sa vie militaire, au cours des expéditions du Caucase ou au bruit du canon de Sébastopol.

En 1848, son héritage venant de lui être attribué, il devint comte, maître d'Iasnaïa Poliana et de quatre villages, totalisant 1470 arpents et 330 serfs de sexe masculin. Cependant, se destinant à la vie à la campagne et décidé à améliorer le sort de ses serfs, il se donna un colossal programme d'études, d'enseignement, de fondation d'hôpitaux.

Mais, vite lassé par la solitude campagnarde, par l'impression donnée par la misère des paysans comme par les basses couches sociales des grandes villes, voulant donner un sens à sa vie, en 1851, il s'engagea dans l'armée, rejoignant son frère, Nicolas, alors dans le Caucase, encore imparfaitement soumis, où il passa cinq années de vie militaire, étant promu au rang d'officier, participant à la guerre de Crimée et en particulier, en 1854, à la défense de Sébastopol assiégé par les Anglais, se montrant alternativement brave au combat (dans une lettre, il fit part de «*l'étrange plaisir d'assister à des tueries*»), passionné au jeu et assidu à sa table de travail.

Car, ayant conscience de ses possibilités («*Dieu m'a donné un grand talent, non pas un talent, mais un vrai génie*»), il se consacra à l'écriture, commençant par :

---

---

### Trois nouvelles autobiographiques

---

**"Detstvo"**

(1852)

"Enfance"

---

**"Otrocestvo"**

(1854)

"Adolescence"

---

**"Junost"**

(1857)

"Jeunesse"

---

---

### Commentaire sur l'ensemble

Le narrateur de cette autobiographie romancée s'appelle Nikolenka Irtenev, mais est le sosie de l'auteur. Il inaugura cette série de personnages, tels que Nekhlioudov de *'La matinée d'un propriétaire'*, Olénine des *"Cosaques"*, Lévine d'*"Anna Karénine"*, etc., qui tantôt incarnèrent des aspects différents de la personnalité de l'écrivain, au cours des différents moments de sa vie, tantôt devinrent les interprètes de ses idées et de ses opinions.

Il n'y a aucune intrigue romanesque dans ces trois nouvelles qu'il vaut mieux lire à la suite l'une de l'autre car les liens entre elles sont très forts. Sont évoquées l'enfance, l'adolescence et la jeunesse d'un jeune garçon. Elles se déroulent sans événement marquant. L'intérêt réside essentiellement dans l'analyse psychologique de l'âme du personnage, qui nous donne de précieux renseignements sur la personnalité de Tolstoï lui-même.

"*Enfance*", composé à Tiflis en décembre 1851 et envoyé au journaliste Nikolai Alekseïevitch Nekrassov qui le publia dans sa revue "Le contemporain". La nouvelle se conclut sur un décès qui sort Nikolenka de l'enfance innocente. Elle connut un vif succès, rendant Tolstoï aussitôt célèbre.

"*Adolescence*" décrit sa très grande timidité («*Le tourment des gens timides vient de ce qu'ils ignorent l'opinion qu'on s'est fait d'eux ; dès que cette opinion est exprimée clairement, quelle qu'elle soit, le tourment prend fin.*»), sa découverte des jeunes filles et sa recherche à tout prix du sentiment amoureux («*Il est tout de même étrange, songeai-je, que je sois amoureux et que je l'aie tout à fait oubliée ; il faut penser à elle. [...] Mais, malgré tous mes efforts pour feindre devant les autres et moi-même, malgré que je me fusse attribué délibérément tous les symptômes observés chez les autres lorsqu'ils étaient amoureux, tout ce que je pus faire, ce fut de me rappeler pendant deux jours (par intermittences et surtout le soir), que j'étais amoureux ; enfin, aussitôt que je me fus engagé dans la voie nouvelle de ma vie et de mes occupations à la campagne, j'oubliai totalement mon amour pour Sonia.*»).

"Jeunesse" couvre la période de son entrée à l'université où il se joignit à ses camarades pour faire la fête ; bien qu'il s'ennuyait, il tenta d'assurer une certaine façade sociale par une simulation du plaisir : «Je me rappelle surtout que pendant toute la soirée je sentis constamment que j'agissais très sottement en faisant semblant de m'amuser beaucoup, d'aimer boire beaucoup, de ne pas penser un instant que j'étais ivre, et sentis constamment que les autres aussi agissaient très sottement en jouant la même comédie. Il me semblait que chacun séparément se sentait mal à son aise, comme moi, mais que, supposant qu'il était seul à éprouver ce sentiment pénible, chacun s'estimait obligé de feindre la gaieté, pour ne pas troubler l'allégresse générale.»

Ces nouvelles furent favorablement accueillies.

À l'origine, Tolstoï avait voulu écrire une tétralogie en donnant une suite à "Jeunesse", mais il n'a même pas terminé ce troisième volet. On pourrait à la rigueur considérer "Anna Karénine" comme la quatrième partie de cette tétralogie, si l'on se concentre sur les interrogations de Lévine, la quête existentielle (et spirituelle) de ce jeune homme qui débute dans le monde adulte.

---

---

Ses aventures militaires inspirèrent à Tolstoï une nouvelle intitulée "Le déserteur", sur laquelle il travailla de 1852 à 1853 sans l'achever, tandis qu'il acheva :

---

---

**"Nabeg"**  
(1852)  
**"L'incursion"**

Nouvelle

Un sous-lieutenant, le cœur plein d'amour, fait la guerre en riant et se brise soudain, sans comprendre, à la mort.

---

---

**"Récits de Sébastopol"**  
(1856)

Recueil de nouvelles

---

---

**"Sevastopol" v dekabre"**  
**"Sébastopol en décembre 1854"**

Nouvelle

---

---

**"Sevastopol" v mae"**  
**"Sébastopol en mai 1855"**

Nouvelle

---

---

**"Sevastopol" v avguste"**  
**"Sébastopol en août 1855"**

Nouvelle

---

---

## Commentaire sur le recueil

D'après les titres des trois nouvelles, on pourrait croire que Tolstoï a voulu, dans une certaine mesure, faire une chronique des événements. Le récit, mené de façon réaliste, peut évidemment être utilisé de ce point de vue, mais on est surtout frappé par la maîtrise artistique avec laquelle il parvint à reproduire l'esprit qui animait les défenseurs de Sébastopol. Il était parmi eux un jeune officier ; il vécut les épisodes épiques de la défense, dans le constant voisinage de la mort. Il exalta cet esprit héroïque sans l'idéaliser et, même lorsqu'il décrivit les types, loin de s'attacher aux actes individuels, il replaça les hommes dans un cadre qui reproduit exactement la réalité, affirmant d'ailleurs que le héros de ses récits est la vérité. Cette vérité, au sens réaliste, ne l'empêcha cependant pas de s'éloigner de temps en temps de la peinture objective et détachée, et de livrer des opinions sur la guerre. Bien qu'elle n'y fut pas encore développée, on trouve déjà exprimée dans cette œuvre l'idée de la contradiction inconciliable entre la guerre et les exigences de la morale chrétienne et de la conscience humaine, idée qui allait devenir un des thèmes fondamentaux de l'écrivain. Ces textes affirmèrent sa réputation d'observateur perspicace et de moraliste exigeant.

---

En 1855, Tolstoï, après une intervention du tsar, fut rappelé à Saint-Pétersbourg. Mais rien ne l'y satisfait : il se livra d'abord à la débauche, puis la vanité des mondanités lui fut insupportable et il ne sentait pas à l'aise non plus parmi les militaires. Cependant, il était alors déjà connu dans les milieux littéraires de la ville. Il rencontra Tourgueniev qui déclara : «Que Dieu donne seulement longue vie à Tolstoï, et je crois qu'il nous étonnera tous. C'est un talent de premier ordre.»  
Il écrivit encore d'autres nouvelles :

---

*‘Le journal d'un marqueur’*  
(1855)

### Nouvelle

Le prince Nekhlioudov se tue dans un tripot : «*Il avait tout : richesse, nom, esprit, aspirations élevées ; il n'avait commis aucun crime ; mais il avait fait pire : il avait tué son cœur, sa jeunesse ; il s'était perdu sans même avoir une forte passion pour excuse, mais faute de volonté.*» L'approche même de la mort ne le change pas : il montre toujours la même inconséquence étrange, la même hésitation, la même légèreté de pensée....

### Commentaire

Le texte, frappant mais hâtif, semble traduire l'écœurement que Tolstoï s'inspirait à lui-même.

---

*‘Rubka lesa’*  
(1855)  
*‘Une coupe en forêt’*

### Nouvelle

---

**“Metel”**  
(1855)  
“Une tourmente de neige”

Nouvelle

Le narrateur nous raconte la nuit mouvementée qu'il vécut dans un traîneau pendant une tempête de neige. Le cocher connaissait mal la route et, après quelques heures passées en recherches inutiles, le voyageur fut obligé de continuer, dans un autre traîneau, avec un groupe de «moujiks». Ce fut à l'aube seulement qu'ils arrivèrent au relais, distant de quelques kilomètres du point de départ.

Commentaire

Dans cette nouvelle, qui semble être le premier noyau d'une autre plus célèbre intitulée ‘*Hozjain i rabotnik*’ (‘*Maître et serviteur*’) publiée en 1895, Tolstoï révéla déjà les caractéristiques de son art : l'observation minutieuse et cependant toujours émue de la réalité (par exemple le gai mouvement des sonnailles contrastant avec le vent glacé et la nuit sombre), l'évocation puissante des lieux et des climats dans les souvenirs d'enfance tels qu'ils surgissent dans l'esprit des voyageurs au cours de ce demi-sommeil angoissé ; la nette représentation des personnages. Dans la description des paysans, on vit apparaître pour la première fois cette tendance à idéaliser le «moujik» qui, plus tard, allait être la pièce maîtresse de ce mysticisme populaire qu'allait défendre le grand écrivain. Quoique trop prolixe et parfois alourdi de répétitions, le texte, au style limpide et vivant, peut être considéré comme une des meilleures œuvres juvéniles de Tolstoï.

---

**“Dva gusara”**  
(1856)  
“Les deux hussards”

Nouvelle

Tourbine, noble et brillant officier des gardes, se trouve par hasard dans une petite ville de province, pendant les premières années du XIXe siècle. Profitant de son bref séjour, il fait la noce, a une aventure amoureuse avec une jolie veuve, et sauve un officier du déshonneur, en lui rendant l'argent qu'il a perdu au jeu. Par la violence, il a arraché cet argent au vainqueur qui est supposé être un tricheur. Cela n'a aucune importance, pense Tourbine, qui est un homme violent, dur, mais qui, à cause de sa noble origine, peut tout se permettre.

Les années passent et, dans la même ville, arrive le fils de Tourbine, lui aussi officier. Le hasard fait qu'il est logé dans la maison de cette veuve qui avait aimé son père. Celle-ci a une fille, Liza, dans les grâces de laquelle le jeune officier voudrait entrer. Mais il ne ressemble pas à son père ; tout en étant beau, bien élevé et sage, il ne possède pas sa générosité ardente. Il gagne une certaine somme d'argent en jouant avec la veuve et essaie de séduire Liza par de jolies promesses. La jeune fille est naïve, mais sait pourtant démasquer les froids calculs du jeune officier qui s'en va, déçu et furieux.

Commentaire

Tolstoï, s'inspirant du scandaleux Théodore Tolstoï, dit l'Américain, a voulu décrire deux représentants de cette noblesse russe, frivole et autoritaire, dont les défauts gâchaient toutes les qualités. Cette nouvelle, comme en général tous ses ouvrages de jeunesse, a le caractère d'une simple étude.

---

**“Utro pomeschik”**  
(1856)  
“La matinée d’un propriétaire”

Nouvelle

Le prince Nekhlioudov, un jeune homme de dix-neuf ans, étudiant de troisième année à l'université, retourne à ses terres, rêvant de faire le bonheur de tous ses serfs, en leur procurant quelque bien-être. Ce désir est né en lui à la suite d'une crise morale : il a confiance en ses forces et l'espoir de réussir l'habite. Il n'en résulte pour lui, hélas, qu'une terrible désillusion : les paysans refusent de troquer leurs cabanes contre les maisons de pierre que leur offre leur seigneur, tout comme ils refusent de se rendre à l'hôpital qu'il vient de faire construire à leur intention ; en bref, ils opposent la pire méfiance à toutes les innovations du jeune homme. Au bout d'une année, Nekhlioudov est contraint de s'avouer avec tristesse que son activité est loin de répondre à sa légitime attente.

Commentaire

C'est, comme les nouvelles antérieures (“*Enfance*”, “*Adolescence*”, “*Jeunesse*”), une sorte d'autobiographie. Si le héros s'appelle le prince Nekhlioudov, au lieu de Nikolénka Irtenev, il ne s'agit pas moins de l'homme dont Tolstoï évoqua les débuts dans la vie qui correspondent aux siens. Il n'exposa pas seulement les plans, les désirs, les aspirations du jeune homme, mais chercha en outre à expliquer les raisons de son échec, en présentant des types de la paysannerie. En effet, malgré l'échec du prince Nekhlioudov (en fait son propre échec), il ne laissa pas d'avoir de la sympathie pour ces paysans arriérés.

La nouvelle fut publiée en France, en 1902, sous le titre “*Matinée d'un seigneur*”.

---

En novembre 1856, Tolstoï présenta sa démission d'officier. Avec le retour à la vie civile, il mena une vie confuse, divisée entre des hésitations professionnelles et des amours malheureuses.

Puis, lassé de la vie mondaine de la capitale, il entreprit un voyage à l'étranger.

À Lucerne, il était descendu à l'hôtel Schweizerhof. Après son dîner dans la grande salle, il avait admiré des artistes de rue. Ce qui l'incita à rédiger :

---

**“Ljucern”**  
(1857)  
“Lucerne”

Récit de voyage

Commentaire

Ce récit de voyage est doublé d'une critique sociale.

---

**“Al'bert”**  
(1858)  
“Un musicien déchu”

Nouvelle de 70 pages

Un jeune homme tente de faire malgré lui le bien d'Albert, un violoniste talentueux, mais marginal, ivrogne et fou. Il l'accueille chez lui, le séquestre quelque peu et tente de le sevrer. Mais il constate,

sans le comprendre, que le priver de «vodka» était le condamner au délire et au silence. Secret, un amour manqué est au coeur du destin de l'un et de l'autre de ces deux hommes que tout oppose, et d'abord le sentiment de rencontrer son double.

### Commentaire

Tolstoï s'inspira d'un personnage réel rencontré dans une maison close de Saint-Pétersbourg, le jeune musicien Georg Kiezewetter. Il était lui-même pianiste et, de tous les arts, préférait la musique qui l'émouvait plus qu'il ne l'aurait voulu : bouleversé en entendant certaines oeuvres sans savoir dire pourquoi, il disait : «*Que me veut cette musique?*» Il évoque la puissance destructrice de la musique qui, pour lui, était liée à la mémoire, comme si elle nous rappelait un passé plus ancien que nos souvenirs, un temps revécu dans la nostalgie, mais qui ne fut peut-être jamais vécu. Dans les premières esquisses d'«*Enfance*», il décrivait cet état comme une perte de conscience de son existence propre. Et, dans «*Le musicien déchu*», il oppose la musique nue de l'instrument joué et écouté entre soi avec la musique mondaine du concert ou de l'opéra, qui lui faisait horreur. Pour lui, la musique est asociale. On est loin du Tolstoï soucieux du devenir des masses. À l'âge de trente ans, il s'en tenait à l'art pour l'art, et même à l'art pour rien. «*La beauté est dans l'autre monde*», nota-t-il en marge de son histoire. La musique, plus que les autres arts, lui paraissait relever d'un lieu et d'un temps hors d'atteinte, ce qui scandalisa son éditeur. Il reprit cette réflexion dans «*La sonate à Kreutzer*». Dans ce portrait tragique, ce récit d'un échec, il donna un texte classique, équilibré, sans céder à quelque pente dostoïevskienne et assimiler folie et art. Pour Romain Rolland, «la nouvelle est faible et bizarre, dénuée de la profondeur et de la précision qui étaient habituelles à Tolstoï».

---

«*Tri smerti*»

(1859)

«*Trois morts*»

### Nouvelle

Les trois morts sont une dame riche, un vieux postillon phtisique et un bouleau abattu.

### Commentaire

Le triptyque a de la grandeur ; les portraits sont bien tracés, les images assez frappantes, bien que l'oeuvre, trop vantée, soit d'une trame un peu lâche, et que la mort du bouleau manque de la poésie précise qui fait le prix des beaux paysages de Tolstoï. Dans l'ensemble, on ne sait encore ce qui l'emporte de l'art pour l'art ou de l'intention morale.

La nouvelle annonçait déjà la sombre analyse de «*La mort d'Ivan Iliitch*», la solitude du mourant, sa haine pour les vivants, ses «*Pourquoi?*» désespérés.

---

En 1858, Tolstoï eut une liaison avec Valérie Arseneva qui lui inspira :

---



‘‘*Semejnoe scastie*’’

(1859)

‘‘*Le bonheur familial*’’

Nouvelle

Une jeune et belle orpheline de dix-sept ans, Macha, s'éprend se son tuteur, homme déjà mûr. Les époux sont heureux et deux enfants viennent égayer leur foyer. Puis la femme désire connaître la société de la capitale. Peu à peu, l'existence frivole et sans but de la «bonne société» sépare les deux époux, tue leur amour. Plus tard, Macha, ayant surmonté une crise de découragement et d'ennui, voudrait faire revivre son passé. Mais son mari, qui ne trouve plus chez elle cette fraîcheur d'âme et de corps qui l'avait séduit, dit à sa femme qu'elle n'a plus qu'une chose à faire : s'occuper de ses enfants.

Commentaire

Cette nouvelle a un fond essentiellement autobiographique puisque Tolstoï raconta, avec de très légères variations, l'histoire de son amour pour Valérie Arseneva.

Les descriptions sont pleines de spontanéité juvénile ; souvent, notamment dans la première partie, l'écrivain nous rappelle l'art délicat et teinté de romantisme de Tourgueniev. Vers la fin de la nouvelle, au contraire, se font jour ses tendances les plus profondes : la haine de l'existence mondaine et sans but ; l'exaltation de l'instinct qui pousse la femme vers l'éducation de ses enfants, et l'homme vers une existence absolument liée à celle de la terre et du peuple.

---

En 1859, Tolstoï se repentit de sa dissipation et fit le voeu de mener une vie chrétienne. Il retourna vivre dans son domaine d'Iasnaïa Poliana. Afin d'améliorer le sort de ses serfs, il porta son attention sur les questions pédagogiques et sociales qui le passionnèrent. Il conçut le projet de libérer ses serfs, mais échoua. Il ouvrit une école pour les enfants de ses paysans, s'informa des méthodes d'enseignement populaire. Il décida d'approfondir ses connaissances à l'étranger, décision renforcée par le désir d'assister son frère préféré, Nicolas, qui soignait à Hyères une tuberculose dont il mourut, le 20 septembre 1860, perte dont il fut très affecté.

À la recherche du progrès, s'intéressant aux différents systèmes d'éducation, il entreprit un périple de neuf mois, en France, en Suisse, en Italie, en Belgique et en Allemagne. Il vit en l'Europe un foyer ardent d'esprit révolutionnaire, rencontra Herzen à Paris, alla voir Proudhon réfugié à Bruxelles, fut frappé par l'égoïsme et le matérialisme de la bourgeoisie. Il n'échappa pas cependant aux salles de jeu de Baden-Baden dont Tourguéniev l'arracha pour le ramener en Russie. Son retour, en avril 1861, fut définitif : plus jamais, il n'allait s'éloigner de son pays.

Il tomba en pleine effervescence sociale. Le vieil empire russe commençant à trembler, le tsar Alexandre II avait signé le décret de mars 1861 qui abolissait le servage, et tous les hommes de bonne volonté s'intéressaient aux conséquences de cette innovation prodigieuse. Tolstoï avait longuement désiré ce jour ; aussi, conscient de ses devoirs, il s'installa dans son domaine d'Iasnaïa-Poliana, voulut se mêler aux paysans, être «*moujik*» avec les «*moujiks*», homme avec les hommes, exerça la charge d'arbitre entre les propriétaires terriens du gouvernement de Toula et les serfs que le décret venait de libérer, poursuivit une méditation désabusée, car il se demanda si les paysans russes, si longtemps esclaves, sauraient profiter de la liberté. Au reste, l'État tsariste reprenait d'une main ce qu'il donnait de l'autre : pour pallier le décret, il exerçait une répression policière ; pour contenir la liberté, il assenait des impôts.

Il fonda une école pour les petits paysans illettrés de la région, s'engagea dans une activité d'enseignant et édita un journal pédagogique, «Iasnaïa Poliana». Ainsi il porta une réponse concrète aux moralistes sociaux qui, navrés du désœuvrement des affranchis, dénonçaient l'ouverture de cabarets de plus en plus nombreux, «lieux de débauche et d'ivresse».

Mais cela ne satisfait pas le seigneur révolutionnaire, qui portait le costume des paysans, qui écrivait non pour plaire mais pour changer le sort des humains, qui souffrait de la contradiction intérieure continuelle entre sa doctrine morale exigeante et la vie facile qu'il menait. Aussi se démit-il rapidement de la fonction d'arbitre qui lui convenait mal, qui lui avait attiré la rancœur de nombre de grands propriétaires, qui lui avait fait subir des perquisitions policières.

En 1861 commença une brouille avec Tourgeniev, qui fut consommée en 1862, qui l'attrista et allait durer dix-sept ans.

Il partit faire une cure de «koumis» (boisson à base de lait de jument fermenté) à Samara, sur la Volga.

D'autre part, l'idée du mariage l'obsédait. Il se fiança avec Tania Behrs, la fille de voisins, puis s'éprit de sa sœur, Sofia-Andréevna Bers, qui était âgée de dix-huit ans (alors qu'il en avait trente-quatre) et était beaucoup moins belle mais très intelligente. Elle le lui montra quand il lui fit sa déclaration d'une manière inattendue en écrivant à la craie, sur une table de jeu, les premières lettres des mots qu'il avait choisis pour exprimer son tourment ; sans hésiter, elle déchiffra le cryptogramme. Il se félicita du merveilleux accord spirituel qui leur permettait de correspondre dans un langage secret (cette scène d'aveux, il allait la reproduire très exactement dans *"Anna Karénine"*, à l'occasion des fiançailles de Lévine et de Kitty.) Le mariage fut célébré le 23 septembre 1862. Les premiers temps de leur union furent illuminés par un bonheur exceptionnel : *"J'ai vécu jusqu'à trente-quatre ans sans savoir qu'on pouvait aimer autant et être aussi heureux"*, affirma-t-il. Il voulut, semble-t-il, changer d'orientation, mettre fin à sa jeunesse, atteindre par là un certain confort moral, comme en atteste :

Le jeune couple s'installa à Iasnaïa Poliana où il allait avoir treize enfants. Tolstoï bouda quelque peu son journal, et finit même par cesser complètement de le tenir en 1865.

Surtout, en grande partie grâce à l'attention vigilante de sa femme qui écartait de lui tous les obstacles à sa vocation littéraire, qui reprit et recopia de nombreuses fois ses oeuvres et y laissa une part de sa raison, il entreprit :

---

---

**"Dekabristy"**  
"Les décembristes"

Fragments d'un roman

Le héros devait être un de ceux qui participèrent au coup d'État du 14 décembre 1825 auquel, au moment où l'empereur Alexandre Ier venait de mourir et où l'on se demandait qui lui succéderait sur le trône, prirent part des membres des grandes familles de Russie et des hauts officiers de la garde. Ç'avait été un échec. Le jeune empereur Nicolas Ier réprima impitoyablement le soulèvement et ceux qu'on connaît sous le nom de «Décembristes» furent, les uns pendus, les autres envoyés au bagne dans les mines de Nertchinsk en Sibérie. Le sacrifice de leurs femmes qui les suivirent pour alléger leur sort est resté célèbre dans l'histoire russe. Après les travaux forcés, c'était l'exil à vie. Cependant, après la défaite de Crimée et la mort de Nicolas Ier, l'atmosphère politique avait changé ; le nouvel empereur Alexandre II était ouvert aux idées libérales et usa de clémence envers les exilés de 1825. En 1856, ils furent rapatriés. C'est par le retour de l'un d'eux à Moscou que débute la première ébauche du roman. Tolstoï interrompit toutefois ce travail pour se vouer à l'étude de l'époque précédente, celle des guerres napoléoniennes, étude dont le fruit devait être *"La guerre et la paix"*.

Dans la seconde moitié des années 1870, il revint au thème des *"Décembristes"* ; ses recherches historiques furent approfondies ; il fit deux nouvelles ébauches, mais délaissa ce travail une seconde fois en janvier 1879 pour le reprendre en 1884. Il fit quelques corrections aux trois chapitres écrits en 1860 et aux deux chapitres de 1878. Ces variantes parurent dans un recueil en 1884. La première décrit le retour à Moscou du héros après un voyage d'un mois et demi. Il est accompagné de sa femme, de son fils et de sa fille, nés durant son exil en Sibérie. Jadis, il avait été un grand seigneur et il en a gardé quelque empreinte ; cependant, durant les dizaines d'années passées au bagne, il a perdu l'habitude de se mouvoir dans le monde et offre des traits de sénilité. La nouvelle de son retour

se propage le soir même dans Moscou. À présent que le «vent a tourné» dans les sphères gouvernementales, les visites affluent ; les gens qui il y a trois ans auraient détourné la tête à la vue du bagnard viennent déposer leurs cartes à l'hôtel. La première sortie de la famille est pour assister à la messe dans la cathédrale de l'Assomption au Kremlin ; la seconde les conduit chez la soeur de l'exilé, vieille dame jouant un rôle important dans la société de Moscou. C'est par le tableau de l'émouvante rencontre de famille que se termine ce fragment. Les deux chapitres de 1878 pourraient être considérés comme une seule variante, si l'auteur n'avait pas changé, dans le second, le nom du principal personnage. Le récit n'a pas de rapport direct avec les événements de 1825 et on voit mal de quelle façon devait s'y rattacher le litige qui, en 1815-1817, opposa un grand propriétaire et des paysans de la couronne, ses voisins, au sujet d'une terre. Les paysans gagnent le procès en première instance ; le propriétaire qui, selon l'auteur, est dans son droit, le gagne en appel ; il le perd à nouveau, lorsque l'affaire est jugée pour la troisième fois, au Sénat. Il ne lui reste plus qu'à s'adresser à l'empereur, et c'est pourquoi il va à Moscou.

Il semble que Tolstoï ait abandonné son thème après s'être convaincu que le mouvement des Décembristes était d'inspiration étrangère ; il se serait alors désintéressé de son sujet. Et le roman resta inachevé.

---

De 1857 à 1861, Tolstoï reprit sa nouvelle intitulée "*Le déserteur*", qui devint :

---

**'Kazaki'**  
(1863)  
"Les Cosaques"

Roman de 200 pages

Le noble moscovite Olénine, après avoir dévoré une partie de sa fortune, prend la décision de commencer une vie nouvelle, s'engage dans les troupes du Caucase et, en tant que «*junker*», habite, dans un village au bord du Terek, chez des Cosaques dont les jeunes hommes luttent, avec les soldats du tsar, contre les Tchétchènes. Il n'a aucun plan, aucun but précis ; il est seulement hanté par l'idée d'un bonheur futur. Celui-ci semble venir à sa rencontre : le Caucase fait sur lui une grande impression, à cause de la nature si belle, de la vie de ses habitants, qui est primitive mais imprégnée d'une simplicité noble et fière, éloignée de toute forme artificielle ; en outre, il est séduit peu à peu par la fille de ses hôtes, la belle et farouche Marienka, «*équilibrée et sereine comme la nature elle-même*». Il l'aime comme jamais il n'a aimé aucune femme, avec une force élémentaire ; il rêve de devenir, pour lui plaire, un Cosaque et de vivre lui aussi au sein de la nature. Mais tout cela est irréal, cet amour est impossible car elle ne l'aime pas, son instinct la poussant vers un homme de sa race auquel d'ailleurs elle est promise, Loukaschka, qui est le plus habile des guerriers et chasseurs cosaques, qu'elle comprend aisément, pour lequel la vie n'est pas une imagination toujours artificielle comme pour Olénine. Celui-ci est amené à se déclarer, mais la blessure qui est le résultat de la bravoure de Loukaschka rejette Marienka loin de lui. Il demande son affectation à l'état-major et n'a plus qu'à partir, en emportant dans son cœur le souvenir d'une nouvelle déception.

Commentaire

Le roman, en partie autobiographique, a été inspiré à Tolstoï par les cinq années, de 1851 à 1856, qu'il passa au Caucase, par son séjour à Starogradovsk, sur la ligne défensive russe, alors que les soldats du tsar et les Cosaques luttèrent contre les Tchétchènes sur la rive du Terek, et au cours desquelles il fut séduit par le romantisme des lieux, par les moeurs des habitants et par une belle Tchétchène. Il s'est identifié en partie à Olénine, qui est en quelque sorte la continuation de Nikolenka Irtenev et de Nekhlioudov.

Ce roman, bien qu'étant une oeuvre de jeunesse, est d'une grande importance tant au point de vue artistique qu'idéologique. La netteté et la beauté des paysages sur lesquels se détachent les personnages (le vieux Eroschka, Loukaschka, Marienka), dont la vie a une simplicité héroïque, ainsi que la compréhension de la psychologie de ces êtres simples qu'il rendit accessible à tous, font de ce petit livre un véritable chef-d'oeuvre. Il illustre la thèse, chère à Jean-Jacques Rousseau et à certains romantiques, de la négation de la civilisation, de l'exaltation de la vie au sein de la nature, du désarroi de l'homme des villes qui fait face à une civilisation patriarcale, guerrière et paysanne, qui allait revenir fréquemment, plus nette et plus complexe, dans son oeuvre.

Le texte dut être donné au directeur du "Messager russe" qui lui avait avancé la somme nécessaire au règlement d'une dette.

---

---

Tolstoï possédait un haras, et Tourgueniev, qui le vit un jour prêter à un cheval dans un pré une voix et un langage, demanda à son ami s'il n'avait pas été cheval dans sa vie antérieure. Tolstoï prit la boutade au mot, et écrivit :

---

---

**"Kholstomer"**

(1863)

*"Le cheval"*

Nouvelle de 95 pages

Un petit et vieux cheval hongre (castré) pie (à la robe majoritairement blanche avec de grosses taches d'une autre couleur) surnommé «Double patte» présente lui-même sa vie : ses joies, ses chagrins, le monde de l'écurie, l'humeur changeante des juments, et son étonnement de s'entendre appeler par le maître «*mon cheval*», alors qu'il croyait n'appartenir qu'à Dieu. Il confie qu'il est en butte aux cruelles taquineries, aux vexations, du troupeau auquel il appartient. Les jeunes se moquent de lui, le mordent, le chassent, le tourmentent, jusqu'au jour où, soudain, la vieille jument qui dirige tout le reconnaît : elle l'a connu jouvenceau, mâle et triomphant dans un haras royal. Libéré par cette révélation, le hongre raconte son histoire, qui est celle d'une déchéance : castré à cause de ses appétits trop vifs, donné à cause de sa robe, il se révèle un trotteur d'exception mais que son maître affaiblit à force de mauvais traitements. L'auteur prend ensuite la parole pour raconter la mort du cheval et son équarrissage.

Tout ceci est doublé par l'histoire de son maître négligent, jadis un gandin riche, mais désormais flasque, vieilli, ruiné, obligé de prendre une place d'officier pour survivre, qui ne reconnaît pas le vieil animal quand il le voit. Il reste à la fin se manifestent la pitié, l'humanité et qu'à lieu une réconciliation générale, due à l'inéluctabilité de la déchéance et de la mort.

Commentaire

«*Kholstomer*» signifie en russe «l'arpenteur», ce nom étant donné au cheval à cause de sa foulée longue et ample. Il est l'objet de moqueries simplement parce qu'il est différent, Tolstoï ayant dû s'identifier à lui. Dans cette nouvelle touchante, le récit de l'agonie du cheval est aussi noble et sobre que celui de la mort d'Ivan Ilitch ou que celle du prince André dans «*La guerre et la paix*».

---

---

Pendant six années, des années difficiles où l'abattement succéda à des heures d'exaltation, Tolstoï fut tenu en haleine par le travail sur une grande oeuvre dont les premiers fragments furent publiés dès 1865, qu'il publia avec un immense espoir :

---

---

‘‘*Vojna i mir*’’  
(1865-1869)  
‘‘*La guerre et la paix*’’

Roman de 1600 pages, en quatre tomes

Livre premier

En 1805, tandis que plane sur toute l'Europe l'ombre de Napoléon, la guerre est déclarée à la France par la Troisième Coalition (Angleterre, Autriche, Deux-Siciles et Russie), et le prince André Bolkonski fait ses adieux à son père, à sa sœur et à sa femme, qu'on appelle «*la petite princesse*». Le vieux prince Bolkonski, qui fut général du temps de la grande Catherine, est un voltairien intelligent mais despotique. Il vit dans ses terres, à Lyssya Gory, avec sa fille, Marie, qui n'est plus très jeune ni très belle, mais dont les yeux d'«*une grande beauté rayonnante*» et le sourire timide portent le cachet d'une grande élévation spirituelle. Elle subit avec dignité une existence régie par un père aimant mais austère et sévère ; toutefois, au fond d'elle-même, elle conserve l'espoir d'avoir, un jour, un foyer à elle. Si elle refuse d'épouser le séducteur qu'est Anatole Kouraguine, son espoir sera réalisé beaucoup plus tard par son mariage avec Nicolas Rostov. Le prince André, le personnage le plus important de la famille Bolkonski, est, en tous points, différent de Marie : fort, intelligent, superbe, conscient de sa supériorité, mais désabusé et cherchant en vain à utiliser ses dons d'une façon constructive.

À la mort du comte Cyrille Bézoukhov, son fils naturel, Pierre, se trouve à la tête d'une fortune immense dont il ne sait profiter. Le prince Basile Kouraguine réussit facilement à lui faire épouser sa futile fille, Hélène. Ce mariage malheureux lui fait mieux connaître la société dans laquelle il vit et l'en dégoûte définitivement.

En automne 1805, en Autriche, le prince André est membre de l'état-major de l'armée de Koutouzov où se trouve aussi Nicolas Rostov, être quelque peu primitif, vivant sans se poser de problèmes et sans éprouver de doutes, qui possède toutefois un caractère noble, courageux et gai. Il est blessé à Schoengraben, mais la bataille décisive est celle d'Austerlitz qui est décrite avec précision : les Français sont vainqueurs, les Russes sont pris de panique, André Bolkonski est blessé et ramassé sur l'ordre de Napoléon.

Livre deuxième

À Lyssya Gory, on est longtemps sans nouvelles de lui, mais il est de retour pour l'accouchement et la mort de sa femme qui lui donne un fils. Il reçoit la visite de Pierre Bézoukhov qui, séparé de sa femme, s'est retiré lui aussi sur ses terres, se lance dans de vains essais de réforme agraire et rêve d'émanciper ses serfs. Alors que le prince est pessimiste, il est animé d'une foi dans le Bien et cherche à atteindre les certitudes dernières ; aussi s'est-il fait admettre dans la franc-maçonnerie, laquelle d'ailleurs le déçoit très vite.

En 1806, une nouvelle campagne contre la Prusse et la Russie est entreprise par Napoléon, et Rostov rejoint son régiment. Les Russes sont battus à Friedland et, à Tilsit, a lieu une rencontre entre le tsar Alexandre et l'empereur qui est si amicale que Rostov, habitué à voir en Napoléon l'ennemi de la Russie, en est troublé.

Étant venu rendre visite au vieux comte Rostov, le prince André est séduit par l'exubérance de la jeune Natacha qui lui apparaît comme un idéal de beauté et de pureté. Son attitude face à l'existence en est complètement transformée, et il décide de prendre du service à Saint-Pétersbourg où il la revoit lors d'un bal à la Cour. Il veut l'épouser, mais lui impose une séparation d'un an pour lui permettre d'acquérir plus de maturité, et il part à l'étranger.

Natacha, ayant trop connu l'ennui pendant cette séparation, ne résiste pas à la séduction du brillant et futile Anatole Kouraguine, qu'elle a rencontré à l'Opéra. Elle rompt avec le prince André qui tombe dans un véritable désespoir, et elle projette de s'enfuir avec le séducteur. Mais c'est découvert, et

Pierre Bézoukhov force Anatole à quitter Moscou. Natacha tente de s'empoisonner, demeure gravement malade et se tourne vers la dévotion.

### Livre troisième

On est en 1812, et l'auteur, comme il allait le faire désormais en tête de chaque livre et même de chaque partie et à l'intérieur, se lance dans des considérations sur les causes des événements historiques en général et sur le mouvement des peuples d'Europe de l'ouest vers l'est. Napoléon, ayant rompu son alliance avec Alexandre, entreprend sa campagne de Russie en passant le Niemen, et André Bolkonski part de nouveau pour la guerre, décidant de servir dans les rangs et non plus à l'état-major. Nicolas Rostov est aussi à l'armée où il s'illustre par des exploits.

À Moscou, qui est menacée par l'approche de Napoléon, Pierre Bézoukhov, qui se croit désigné par le destin pour tuer le tyran, se tient prêt à sacrifier sa vie d'autant plus facilement qu'elle lui apparaît comme inutile. Quand le tsar arrive dans la ville, il est emporté dans l'exaltation patriotique générale. Tolstoï développe alors des considérations sur le rôle de Napoléon et d'Alexandre dans les événements de 1812, et donne un bref aperçu sur la guerre jusqu'à la prise de Smolensk, à la suite de laquelle Koutouzov est nommé général en chef.

Les Bolgonski doivent abandonner Lyssya Gory pour un autre domaine, et le vieux prince meurt. Marie a des difficultés avec les paysans, mais Nicolas Rostov survient. La grande bataille de Borodino, appelée par les Français bataille de la Moskova, est décrite en détails. Pierre s'y trouve en civil errant parmi les soldats et rencontrant le prince André. L'auteur y va de réflexions sur l'aveuglement moral de Napoléon. La bataille est perdue par les Russes, et le prince André est grièvement blessé, mais s'attendrit plutôt pour Anatole Kouraguine à qui, à côté de lui, on coupe la jambe.

Dans la fuite de Moscou, le prince se trouve dans le convoi des Rostov. Pierre a décidé de demeurer dans la ville, sous un déguisement, décidé à assassiner Napoléon. Celui-ci entre dans une ville vide qui est incendiée par son gouverneur, Rostopchine. Dans le convoi des Rostov, Natacha a un entretien avec le prince André. Pierre, pris pour un espion, est arrêté par les Français sur le champ de bataille de Borodino, avant d'être à même d'accomplir son projet.

### Livre quatrième

À Saint-Pétersbourg, la chute de Moscou ne freine pas la volonté de lutter contre Napoléon, mais on s'intéresse beaucoup aussi à la maladie et à la mort d'Hélène, et on organise le mariage de Nicolas Rostov et de Marie, l'auteur constatant qu'aux instants critiques de la vie d'un pays les vies particulières et les intérêts privés continuent d'être considérés.

Pierre Bézoukhov échappe à l'exécution et, en prison, au contact d'hommes simples tels que le soldat Platon Karataïev, une lumière se répand peu à peu dans son âme. Il vit alors une de ses expériences les plus profondes, à la suite de laquelle il a «*foi dans la vie*». Dès sa libération, il pourra affronter une vie nouvelle.

Le prince André s'éteint lentement des suites de sa blessure et trouve enfin «*la vérité de la vie*» : l'amour de Dieu.

Koutouzov, qui considère l'invasion et ses effets avec l'intuition d'un paysan russe, sait que l'effort de Napoléon est déjà épuisé et destiné à s'évanouir dans l'immensité désolée des steppes. Aussi ne se préoccupe-t-il pas de chercher la bataille rangée : il attend avec confiance l'heure de la grande retraite. Il comprend que les événements commencent à tourner en faveur des Russes quand les Français quittent Moscou pour battre en retraite. Il fait alors mener, en dépit de l'opposition de la Cour et de l'état-major, une guerre de partisans dans laquelle le jeune Pétia Rostov est tué. Le convoi de prisonniers où se trouve Pierre est délivré, mais Karataïev est abattu.

Après la mort du prince André, Natacha connaît un tel chagrin qu'elle est indifférente à tout, mais, à la nouvelle de la mort de Pétia, elle doit s'occuper de sa mère, et la vie se réveille en elle.

Sur le plan des opérations militaires, après le passage de la Bérézina, Koutouzov est évincé par le tsar. Pierre, se rétablissant, envisage d'une nouvelle façon l'existence et les êtres humains. De retour à Moscou, il sent se réveiller ses sentiments pour Natacha qui l'aime, elle aussi.

### Épilogue

Après avoir lu des considérations générales sur les forces agissantes de l'Histoire et le rôle de Napoléon et d'Alexandre, on apprend la mort du vieux comte Rostov, le mariage de Nicolas et de Marie, celui de Pierre et de Natacha qui devient une épouse et une mère exemplaires, se vouant entièrement à ses nouvelles obligations.

### Analyse

#### Intérêt de l'action

Phénomène unique dans la littérature mondiale qui jamais ne put être égalé, *‘La guerre et la paix’* est à la fois une immense chronique historique, un roman psychologique, un roman social et un roman philosophique. C'est un roman d'amour et de vie intense, mais aussi une immense fresque de la Russie dressée contre Napoléon. C'est un des rares romans qui donnent le sentiment que le monde entier y est inclus. Tolstoï s'inspira en partie de souvenirs familiaux : Bolkonski, nom de famille du prince André, masque à peine de nom de Volkonski qui était le nom de jeune fille de sa mère. Mais la transposition, l'élaboration romanesques sont l'essentiel.

Aucun roman n'a jamais atteint la grandeur et la puissance de cette fresque monumentale et envoûtante qui est un véritable montage parallèle de scènes de guerre et de scènes de paix, de morceaux d'épopée et de roman psychologique, l'entrelacement des destinées de deux familles nobles, celle des Rostov et celle des Bolkonski, tandis que la destinée unique de Pierre Bézoukhov trace, en quelque sorte, une ligne médiane entre celle du prince André et celle de Natacha. De l'extrême lenteur du début, qui est un roman d'intérieur, une peinture des milieux aristocratiques, on passe à un roman historique, à une épopée nationale, pour aboutir à un poème à tendance philosophique et à l'accélération forcenée de l'épilogue : «Le souffle est court d'abord : petits tableaux brefs et sautillants, puis prend de l'ampleur et monte jusqu'à la houle énorme de la fin, dans un crescendo ininterrompu» (Armand Lanoux). De l'individualisme excessif des personnages du prologue, marionnettes de cour, on passe à la matérialisation du personnage collectif capital : le peuple russe tout entier. Mais il faut reconnaître que des passages entiers sont ennuyeux, difficiles à suivre.

Le texte est divisé en quatre livres, eux-mêmes divisés en parties, subdivisées en 364 chapitres. La chronologie est linéaire. Le point de vue est objectif. La focalisation est très variable.

#### Intérêt littéraire

Se souciant guère de la qualité de son texte qui est un monstre mal léché, employant des mots simples, Tolstoï donna tantôt une narration très réaliste, tantôt des exposés historiques et philosophiques au style précis et exact, tantôt un véritable roman-poème (où, par exemple, l'Europe est comparée à un Océan débordé qui rentre dans son lit). La première édition comportait de nombreux et longs textes en français qui avaient donné lieu à des plaintes et à des moqueries : ils furent traduits ensuite.

#### Intérêt documentaire

Tolstoï fit preuve d'un grand réalisme, d'une observation minutieuse, dans les tableaux de la noblesse et du peuple russes, et dans l'évocation des campagnes militaires.

La vie du peuple russe est décrite d'une façon complète dans cette immense fresque. Tolstoï, qui était gonflé de russitude, observa des états d'âme collectifs.

Il peignit la société aristocratique sous ses divers aspects, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, en province, et Dostoïevsky a pu dire qu'il s'en était fait «*l'historiographe [...] le scrutateur de l'âme de la noblesse à l'époque la plus glorieuse de la patrie*».

Mais, dans les derniers volumes, il scruta aussi le peuple et sa misère, définit l'âme populaire russe dont les représentants les plus authentiques sont le soldat Platon Karatéïev et, sur un plan plus élevé, le général Koutouzov. Platon Karatéïev, «moujik» illettré qui est la vérité et la simplicité même, qui rayonne d'amour pour les êtres humains et n'attend rien d'eux, est «*la personnification de tout ce qui est russe, de tout ce qui est bon et rond*». Pierre Bézoukhov remarque le soin extrême qu'il apporte aux petites besognes quotidiennes, le tour vif et spontané de ses paroles. Surtout, il est sensible à sa profonde humanité qui vient d'un abandon naturel au courant de la vie et d'une acceptation sans réserve des événements, car il est dépourvu de tout orgueil personnel. Il lui semble être le bénéficiaire d'une expérience séculaire, d'une sagesse du peuple, de la collectivité dont il n'est qu'une partie. Quand il est tué par un soldat français, il connaît la suprême fusion dans le grand Tout dont il était issu et auquel il n'avait cessé de participer. Mais il a permis à Pierre de reprendre confiance, de s'apaiser, de retrouver un Dieu «*qui est partout*».

L'historien reconstitua la campagne de 1805-1806 avec Austerlitz et la campagne de 1812-1813 (pour laquelle il se documenta en particulier dans «*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812*» du général français Philippe Paul, comte de Ségur) avec Borodino et l'incendie de Moscou, événements qui furent d'une importance capitale pour la Russie. Mais, dans le passionnant appendice à la fin du roman, il insista sur la différence qu'il voyait entre la démarche de l'historien et celle du romancier pour aborder les personnages historiques : il les a fait vivre et évoluer dans des événements authentiques, s'inspirant en cela des «*Misérables*» de Victor Hugo, des «*Bertrams*» de Trollope, de «*Chronique de Charles IX*» de Mérimée. Les scènes militaires sont vraies, vivantes, car il avait fait lui-même la guerre au Caucase et à Sébastopol. Et il s'est documenté avec soin, visitant les champs de bataille. Il a montré les batailles du point de vue d'une batterie, les conseils de guerre dans les discussions mesquines de leurs membres et non dans de graves décisions qui ne sont jamais appliquées. Il n'a pas craint les longues digressions, a eu le souci des observations minutieuses, des détails inattendus qui s'imposent (les guêtres d'un officier au cours d'une bataille, un dialogue absurde qui se répète avec une insistance ridicule dans une situation dramatique, le pli d'une veste qui tout à coup attire l'attention et domine l'intérêt au milieu d'un discours ardu). Aucun traité d'histoire n'est plus vrai que la peinture qu'il a faite de la guerre de libération nationale, de la lutte patriotique contre l'envahisseur qu'il vit comme un gigantesque affrontement entre la volonté d'un homme du destin, Napoléon, auquel il opposa un autre génie à ses yeux : Alexandre, et, surtout, le peuple russe menacé dans son être. Mais, même s'il a procédé à une étude approfondie des documents, elle ne lui a pas permis d'atteindre cette objectivité que certains critiques auraient aimé trouver dans son tableau. Il y a altération de certains moments historiques. Le sens de l'absurde introduit magiquement la notion de l'absolu. Ces rapports incessants entre le limité et l'éternel se révèlent dans le cadre de l'action, dans la foule des êtres humains mais aussi dans l'intimité des âmes.

### Intérêt psychologique

Dans sa vision globale de l'Histoire, Tolstoï intégra des destins individuels, une centaine, qu'il a créés en se fondant, pour les aristocrates les plus importants, sur des membres de sa famille ou de celle de sa femme, tout un jeu d'identifications les ayant d'ailleurs amusés. Le «*Livre premier*» est dans une grande mesure une chronique familiale.

L'étendue du roman permit à Tolstoï de saisir toute une évolution d'individus divers qui sont tous dominés par une volonté qui les transcende. Avec une grande finesse, il les analysa dans leur comportement, leur langage et leurs émotions.

Il les a saisis d'abord dans leur adolescence, et on a pu dire que ce monde de l'adolescence avait trouvé dans son roman sa plus profonde expression artistique. Elle est caractérisée par un sens précoce de l'individualité que vient rehausser un goût inné, ingénu, de l'universel. L'adolescence constitue, avec ses expressions naïves de joie et de douleur, avec ses émotions et ses affections,



une zone témoin permettant à l'être humain, qui s'achemine vers son but ultime, de présager de quoi sera fait son destin.

Lors du passage de l'adolescence à la maturité, le contact magique se rompt : le monde adulte de Tolstoï est singulièrement aveugle, lourd de contingences ; c'est le monde où la guerre et la paix alternent dans leur tragique inutilité, monde qui devient fatalement sa propre victime. Si les meilleurs s'astreignent à une recherche intérieure secrète et inachevée, la majorité, poussée par les circonstances, se dirige vers des buts immédiats qui, sitôt atteints, s'évanouissent, puisque des humains sont incapables de comprendre leur destinée.

Le frivole et médiocre Anatole Kouraguine participe d'ailleurs à cet aveuglement au même titre que Napoléon. En effet, à l'un comme à l'autre, échappe le sentiment d'une fatalité dominante.

Natacha, la figure la plus attachante de la famille Rostov, est l'âme même de cette jeunesse, le symbole de cette vitalité qui anime les meilleurs personnages du livre. Pleine de vie et de joie, elle est capable d'influencer tous ceux qui l'entourent. Elle possède cette «*lucidité du cœur*» qui, selon les paroles de Pierre Bézoukhov, «*lui tient lieu d'intelligence*». Toutefois, elle est trop jeune pour se rendre compte du vide qui se cache derrière la brillante façade d'Anatole Kouraguine et, amourachée de l'amour, le préfère au prince André Bolkonski. Le regret de la rupture avec ce dernier provoque un tournant dans la vie de la jeune fille déçue par le séducteur : elle ne peut se pardonner l'erreur commise, et, désespérée, voudrait mourir. La mort de son jeune frère, Pierre, tué sur le champ de bataille, la sauve et lui rend la force de vivre, car elle l'oblige à veiller sur sa mère et à la consoler de son immense chagrin. Quand le prince André s'éprend d'elle, elle doit quitter prématurément le monde de l'adolescence, s'ouvrir à un monde nouveau, et elle est partagée entre l'angoisse et la joie ; elle est encore une petite fille curieuse de l'amour et, en même temps, elle assiste à la naissance d'une autre qui la force à s'interroger : «*Est-ce possible? Est-il vrai que maintenant la vie n'est plus une plaisanterie, que je suis une grande personne, que j'ai à répondre de tous mes actes, de toutes mes paroles?*» Au cours de l'année de séparation que lui a imposée le prince André, elle est tantôt effrayée, tantôt habitée par son amour. C'est ce trouble qui explique qu'elle ait connu le coup de foudre en rencontrant le bel Anatole : sa sensualité refoulée la submergea, elle n'aspira plus qu'à se perdre. Quand elle apprit qui il était vraiment, elle ne vit pas d'autre solution que la mort, et c'est seulement à partir de son suicide raté qu'elle put recommencer à vivre. Elle resta hantée par le remords d'avoir fait du mal au prince André ; mais, aidée par l'amitié de Pierre Bézoukhov, animée par l'activité qu'exige l'approche victorieuse de Napoléon, elle put se réconcilier avec le prince qu'elle rencontra alors qu'il était blessé à mort. Leur amour se transforma en liaison spirituelle. Sauvée d'elle-même par la souffrance et le renoncement, elle put renaître au côté de Pierre Bézoukhov et devenir une épouse au beau corps épanoui, la Femme russe idéale dont rêvait Tolstoï.

André Bolkonski est un tourmenté secret, concentré sur lui-même, qui «*éprouve sans cesse le besoin d'envenimer ses plaies*», mais qui, lucide, tenace et énergique, masque sa sensibilité derrière un scepticisme ou un cynisme hautains. Aristocrate, il ne peut vivre que dans un cercle de valeurs parfaites. Il aspire d'abord à la gloire militaire puis se consacre à ses terres, se plonge dans la politique, enfin dans l'amour, tentant de vivre un grand amour. Mais, passionné, il le veut immédiatement parfait. Aussi éprouve-t-il de la répugnance pour Natacha quand elle lui avoue sa faute et l'abandonne-t-il avec désespoir. Au cours de sa longue agonie, il la revoit et mesure à quel point de détachement il en est arrivé : il éprouve pour elle de l'affection, et son amour à elle ne peut plus rien apporter à un vivant, mais aide un agonisant à mourir. L'élément intellectuel prédomine chez lui : il est un représentant de l'esprit des Lumières, d'une génération vaincue, et, remarquable par sa dignité consciente, il sait de façon aiguë qu'il est étranger au monde actuel. Pris entre l'ancien et le nouveau, sensible aux apports du nouveau, il est cependant finalement incapable de renoncer à son propre climat intellectuel et à la tournure de son propre esprit. Pour Tolstoï, les individus qui représentent les générations passées peuvent malgré tout trouver leur propre vérité, même si elle n'est destinée qu'à eux et qu'elle reste impossible à communiquer aux humains de l'avenir.

Pierre Bézoukhov, avec lequel l'auteur s'identifie manifestement, est le personnage central bien qu'il n'occupe pas toujours la scène. Il est l'opposé du prince André : c'est plutôt de l'attitude de Rousseau qu'il se rapproche. Gros et grand, il est gauche, émotif, expansif, communicatif, bon, plein d'intérêt

pour ce qui l'entoure, animé d'un courage naïf. Enclin à la méditation, entravé par une vie intérieure trop intense pour ses facultés intellectuelles, porté à considérer les choses avec une simplicité primitive, bien que sentant intuitivement le contraste très net entre son attitude et celle des autres, manquant, de plus, de ce sens d'adaptation qui lui permettrait de trouver un compromis viable, le gros mais idéaliste Pierre Bézoukhov, qui cherche avec inquiétude la sérénité tour à tour dans la philanthropie, la franc-maçonnerie, la vie mondaine, le vin, le sacrifice, l'amour romantique, la conspiration décembriste contre le tsar, est, dès l'abord, une proie facile pour le monde dans lequel il se meut. Il y a en lui une certaine dose d'ingénuité et de bonhomie. Il est faible et subit l'influence des autres. Il s'abandonne à son imagination, se laisse prendre aux états d'âme provoqués par les circonstances avec une belle sincérité, en particulier lorsqu'il épouse Hélène. La vie active ne l'attire point, mais il est convaincu qu'il faut se rendre utile et faire le bien, se propose d'arriver à un perfectionnement moral. Il est déçu par la franc-maçonnerie, mais, grâce à elle, il peut connaître le peuple et spécialement le soldat Platon Karatéiev. La promenade de ce civil sur un champ de bataille rappelle celle de Fabrice del Dongo dans "*La chartreuse de Parme*" de Stendhal. Il est peut-être le premier et le plus grand de ces personnages de la littérature moderne qui assistent avec lucidité au déroulement de leur vie et sont capables d'un détachement plein d'angoisse.

Le résultat est le même pour André et pour Pierre, même s'ils sont différents et ont suivi des chemins différents : la vie est pour eux quelque chose de grave, un problème qui doit être résolu consciencieusement. L'un et l'autre en cherchent la solution, mais, tandis que le prince croit être parvenu au but en se consacrant à une activité pratique qui l'absorbe entièrement, Pierre ne s'arrête et ne se satisfait jamais. Il est la préfiguration de l'homme nouveau.

#### Intérêt philosophique

La volonté philosophique de Tolstoï est affirmée, s'est affirmée très doctoralement dans les deux derniers livres dont les longs «*chapitres doctrinaux*» ont étonné à l'époque et ne cessent pas d'étonner. Certains, comme Tourguéniev, ont pu critiquer l'introduction de la philosophie dans le roman. Sa réflexion sur l'Histoire et sur l'être humain est nette :

Il célèbre l'âme populaire russe : Karataïev, avec sa prière vespérale («*Seigneur, faites-moi dormir comme une pierre et me lever comme le pain*»), exprime la soumission élémentaire, profondément religieuse de l'être humain à l'absolu qui le gouverne. En lui s'énonce déjà le principe de la non-résistance au mal, dans l'intime conviction que seules importent les manifestations de la bonne volonté. Koutouzov, héros national en harmonie avec l'esprit populaire, est le représentant éclairé d'une conception mystique de la vie dont, selon l'auteur, seul le peuple russe, contemplatif, patient, naturellement innocent jusque dans ses excès, peut porter le message au monde.

Face au déroulement de l'Histoire, Tolstoï s'interroge sur le rôle de la causalité et de la liberté, sur l'activité inconsciente, idée développée avec une certaine rigueur théorique dans les dernières pages du roman qui constituent un véritable traité, indépendant du reste de l'œuvre. Pour lui, ce n'est ni l'esprit de pénétration des généraux et des dirigeants, ni la tactique des états-majors qui doivent être considérés comme les facteurs décisifs dans les grands événements historiques : ils croient prévoir et commander (et Tolstoï ne leur épargne pas son ironie, ainsi qu'à Napoléon, cet «*insignifiant instrument de l'Histoire*», à Rostopchine, gouverneur de Moscou qui ne sait que mentir au peuple et lui donne en pâture un malheureux prisonnier politique) ; en réalité, tout dépend de l'action fortuite d'un exécutant, ou bien du mouvement spontané qui soulève ou qui abat à l'improviste et à la fois des armées entières. Par suite, le meilleur général est celui qui laisse faire, dort au conseil de guerre ou lit un roman à la veille du combat comme Koutouzov. Le plus grand sage est celui qui n'agit pas et se confie à la Providence, comme Karataïev qui est un des personnages fondamentaux du livre, portant en lui les idées que Tolstoï développa par la suite : panthéisme, fatalisme moral, vie en accord avec la terre. Le principal acteur de tous les événements, qui sont prédéterminés par une foule de causes, ce sont les masses populaires, la force de volonté des âmes pures, unies dans un commun effort, leur obscur héroïsme et même leur passivité. Le peuple russe est instinctivement dans le vrai : ses

réactions quotidiennes et son solide bon sens assènent des «*coups de gourdin*» à l'armée française. Tolstoï constata la disproportion entre les événements et la volonté des êtres humains.

Le titre, "*La guerre et la paix*", ne doit pas tromper : il n'y a pas, pour Tolstoï, parallélisme, équilibre. Disciple en cela de Joseph de Maistre dont on reconnaît non seulement les idées mais les phrases mêmes), son surmoi dominant son atavisme, il pense que la guerre, même si c'est une guerre de libération nationale, est «*un événement contraire à la raison et à toute la nature humaine*», «*une chose effrayante qui ne s'accomplit point par la volonté des hommes mais par la volonté de Celui qui régit les hommes et le monde*». Et la paix n'est que celle de la classe dominante. De Proudhon, auteur de "*La guerre et la paix. Recherches sur le principe et la constitution du droit des gens*", il a pris, non seulement le titre de son roman, mais la conception que la guerre et la paix sont deux fonctions alternant dans la vie de l'humanité, que la guerre est un phénomène moral générateur de sentiments, inspirateur d'art et de poésie ; il y trouva aussi une représentation de Napoléon qui convenait à son dessein.

La mystique de Tolstoï est représentée par Pierre Bézoukhov : son œil clair et rêveur joue le rôle d'un écran sur lequel se reflète le monde ; il comprend, devenu mystérieusement sage, qu'il est dirigé par une fatalité latente, que le bonheur de l'être humain est d'accepter avec simplicité ce qui est. Aussi son incertitude n'a-t-elle de l'indécision que l'apparence ; en réalité, et il en est de plus en plus conscient, il ne fait que s'initier à la véritable contemplation. S'obstinant, dès son âge d'homme, à porter des jugements sur son entourage, il finit par comprendre que tout jugement n'est qu'une forme du relatif. Néanmoins, il reste toujours impuissant devant l'absolu. Il arrive alors que, grâce à la participation sereine de l'âme à toute action de la vie journalière, le geste réalisé sur le plan terrestre devient, sur un plan supérieur, une sorte d'adhésion à la vérité éternelle. C'est pourquoi Pierre n'agit presque jamais et que, lorsqu'il le fait, ses tentatives sont lourdes et gauches. Il n'est ni un mystique ni un saint ; il n'est point destiné à l'ascèse pure, mais doit réaliser cet accord entre le contingent et l'absolu qui exclut tout acte singulier ou héroïque afin d'arriver à l'équilibre. De là, cette plénitude humaine un peu passive que lui seul, parmi les personnages du récit, a pu atteindre.

#### Destinée de l'oeuvre

"*La guerre et la paix*", publiée en six volumes, fut fraîchement accueilli par la critique. Mais l'oeuvre souleva dans le public un enthousiasme tel que, bientôt, les juges les plus sévères n'osèrent plus discuter sa valeur. On vit en Tolstoï le plus grand écrivain de son temps, qui éclipsait Tourgueniev, qu'on comparait à Pouchkine.

Le roman est considéré aujourd'hui comme la plus grande oeuvre de la littérature russe, l'un des plus beaux monuments de la civilisation européenne.

Il a été adapté au cinéma par :

- en 1915, Yakov Protazanov et Vladimir Gardin (film russe muet) ;
- en 1956, l'Américain King Vidor, avec Mel Ferrer et Audrey Hepburn (film italo-américain qui condensa l'histoire) ;
- en 1963-1967, le Russe Serguéi Bondartchouk, avec lui-même et Ludmila Savelieva (adaptation russe en quatre époques qui obtint l'oscar du meilleur film étranger en 1968) ;
- en 1972, l'Anglais John Davies avec Anthony Hopkins dans le rôle de Pierre Bézoukhov (adaptation de la BBC) ;
- en 1975, Woody Allen, avec Diane Keaton (adaptation ironique).
- en 2000, François Roussillon avec Robert Brubaker (adaptation pour la télévision) ;
- en 2007, Robert Dornhelm (adaptation pour la télévision en quatre épisodes, coproduite par sept pays européens).

De 1941 à 1945, Serge Prokofiev composa un opéra.

---

Entre l'automne 1865 et le printemps 1878, Tolstoï interrompit la rédaction de son journal, cette période de treize ans qui correspondit aux premières années de son mariage et vit naître "*La guerre et la paix*" et "*Anna Karénine*".

Écrivain célèbre et père comblé (il a la joie de voir naître un troisième enfant), depuis qu'il avait tiré un trait final sur son énorme manuscrit, il se sentait pourtant désemparé, incapable de reprendre pied dans le réel. C'est alors que survint dans sa vie un étrange accident. En août 1869, il partit en voyage avec un serviteur pour acheter une propriété dans l'Est. Un soir, il fit halte dans une auberge d'un village nommé Arzamas et, à deux heures du matin, il se sentit terrassé par une crise d'angoisse, de terreur encore jamais ressentie : *«J'aimais, j'étais aimé, j'avais de bons enfants, un grand domaine, la renommée, la santé, la vigueur physique et morale ; j'étais capable de faucher comme un paysan ; je travaillais dix heures de suite sans fatigue. Brusquement, ma vie s'arrêta [...] Je n'avais plus de désir ; je savais qu'il n'y avait rien à désirer. La vérité est que la vie était absurde. J'étais arrivé à l'abîme et je voyais que, devant moi, il n'y avait rien que la mort. Moi, homme bien portant et heureux, je sentais que je ne pouvais plus vivre.»* Il perçut les signes précurseurs d'une angoisse dont il ne put jamais se débarrasser. Il n'allait jamais plus oublier cette nuit d'Arzamas, dont quinze ans plus tard il allait faire une nouvelle : "*Les mémoires d'un fou*".

Il venait d'apercevoir le néant derrière les choses. Sous l'effet de ce choc, l'univers, autour de lui, se décolora. Sa sensualité, son attachement aux douceurs de l'existence lui firent subitement horreur. Sofia s'inquiéta car il s'enfonça dans la neurasthénie, étant parfois odieux de violence, s'épuisant, pour ne pas penser, à galoper à cheval ou à labourer les champs, et soudain, sans raison apparente, redevenant plus calme, se montrant sensible à la tendresse du foyer, lisant Schopenhauer et étudiant le grec en l'espace de trois mois, rédigeant en 1871-1872 avec enthousiasme un "*Azbuka*" ("*Abécédaire pour les petits moujiks*").

Désormais, chaque note de son journal intime allait commencer par ces trois lettres : «s. j. v.» («*si je vis*»). Il y écrivit : *«Tout mon destin devient ainsi plus grave, plus important.»* Toujours hanté par le problème du sens de la vie, il songea à être simple, à se rapprocher du peuple, et à découvrir Dieu à travers les interprétations officielles des différentes Églises. Quel que soit son prochain roman, il voulut y exprimer cette pensée.

Ce fut :

---

**"Anna Karenina"**

(1875-1877)

'Anna Karénine'

### Roman

En Russie, en 1880, Anna Karénine est une jeune femme de la haute société de Saint-Pétersbourg. Elle s'est mariée sans amour à Alexis Karénine, un haut fonctionnaire de l'administration impériale, un homme de cinquante ans austère et orgueilleux, auprès duquel elle mène une vie monotone et sans passion. Ils ont un garçon de huit ans, Serge, qui est la seule joie d'Anna, qui a reporté sur lui tout son besoin d'amour.

Elle se rend à Moscou chez son frère, Stiva Oblonski. En descendant du train, elle croise le comte Vronski, jeune officier, beau, impétueux, brillant mais frivole, qui est venu à la rencontre de sa mère. Il remarque cette très belle femme, qui, en un éclair, tombe éperdument amoureuse de lui. Cependant, la joie de retrouver son mari et son fils lui font croire que ce sera un vertige sans lendemain. Mais, lors d'un voyage en train, Vronski la rejoint et lui déclare son amour. Elle prend conscience que la frayeur mêlée de bonheur qu'elle ressent à cet instant va changer son existence. Elle lutte contre cette passion, mais finit pourtant par s'y abandonner avec un bonheur coupable.

Elle tombe enceinte. Profondément déprimée par sa faute, elle décide d'avouer son infidélité à son mari, mais sans l'indiquer à Vronski. L'amour qu'elle porte à son fils lui fait songer un moment à abandonner mari et amant et à fuir avec lui. Mais une lettre de son mari, parti en voyages, en réponse à son aveu, lettre où il ne lui demande que de respecter les apparences, la décide à rester.

Soucieuse de ne pas nuire à la bonne réputation, donc à la carrière de son époux, elle lui propose de divorcer. Il refuse et la menace de lui interdire de voir Serge si elle le quitte.

La grossesse se déroule mal. Après avoir mis au monde une fille, elle contracte la fièvre et risque de mourir. Elle envoie un télégramme à son mari, où elle lui demande de rentrer et de lui pardonner. Elle se repent et appelle la mort comme une libération pour tous. Ému par le remords de sa femme et sa mort imminente, Alexis consent à lui pardonner.

Une fois guérie, Anna, qui aime toujours Vronski, refuse cependant de le voir. Chassé par elle, il songe à se suicider. Quelque temps plus tard, une rencontre inopinée avec lui suffit à faire voler en éclats la décision d'Anna. Elle se jette dans ses bras, et, l'officier abandonnant sa carrière, ils décident de fuir ensemble à l'étranger. Ils vivent alors une merveilleuse idylle et s'offrent même une lune de miel en France et en Italie. C'est pour elle un moment de joie et de délivrance. Elle connaît pendant quelques semaines un bonheur insolent.

De retour en Russie, ils vivent en marge de la société, suscitant à la fois admiration et réprobation pour avoir ainsi bravé les conventions de la haute société russe. La fortune de Vronski leur permet d'avoir une existence indépendante, et ils parviennent à recréer autour d'eux une micro-société, en marge du grand monde. Mais Anna souffre de la triste routine qui s'installe dans son nouveau ménage ; surtout, elle ne supporte pas d'avoir abandonné son fils, Serge, auquel elle reste attachée (tandis qu'elle n'aime pas la fille née de sa liaison avec Vronski), et d'avoir trahi son mari. De son côté, Vronski, abandonné par ses pairs, vit difficilement les effets de cette liaison. Ce climat pesant provoque une incompréhension réciproque qui obscurcit leur union. Vronski reprend du service en tant que soldat mercenaire, laissant Anna seule, une fois encore. Elle tente alors en vain de revoir son enfant, son dernier refuge. Sur le quai de la gare où elle espère encore retenir Vronski qui part pour la guerre, elle le voit avec une autre femme. Désespérée, elle se jette sous un train.

En parallèle à cette aventure, Tolstoï brosse le portrait de deux autres couples : celui de Kitty et Lévine, qu'un amour heureux finit par unir, et celui de Daria et Oblonski.

Kitty est une belle adolescente qui, à dix-huit ans, fait son entrée dans le monde. Lors d'un bal, Lévine, un gentilhomme campagnard généreux et progressiste qui est assailli d'angoisses et d'interrogations sur le sens de la vie et de la mort et sur la relation des êtres humains avec l'infini, lui fait une déclaration d'amour qui la flatte car elle lui donne de l'importance. Elle lui répond cependant par la négative car elle est amoureuse de Vronski. Ce dernier lui échappe lors de ce bal où il succombe à la fascination d'Anna. Kitty sombre alors dans la honte. Plusieurs mois après ce sinistre bal, elle rencontre à nouveau Lévine auprès duquel elle ressent alors un mélange d'effroi et de bonheur, se rendant compte qu'elle n'a aimé que lui. Ils comprennent que le passé n'a été qu'une épreuve destinée à consolider leur amour, et décident alors de se marier. Cette union offre l'image d'un couple honnête et épanoui, qui connaît non le bonheur amoureux et familial, mais un certain calme résigné dans un mariage pourtant décevant, la douceur et la sagesse féminines lui permettant de s'accomplir au sein de la nature.

Le couple de Daria et Oblonski est plus contrasté. Oblonski, le frère d'Anna Karénine, est un jouisseur infidèle. Il montre une extrême indulgence pour ses semblables, sans doute fondée sur le sentiment de ses propres défauts. Daria, son épouse, est soumise, fidèle et résignée, épuisée par les tâches de la vie quotidienne, mais sur laquelle, de temps en temps, Oblonski, malgré son infidélité, lui offre plusieurs marques de tendresse réconfortantes.

Au-delà de ce triple panorama familial, l'auteur a campé encore deux autres familles : celle des Chtcherbatzki, les parents de Kitty et de Daria, vieille famille noble où l'homme, assagi par le grand âge, végète en laissant sa femme le soin de s'occuper des affaires quotidiennes ; et enfin la famille illégitime d'un frère de Lévine, Nikolaï, révolutionnaire manqué, ivrogne, vivant avec une femme de basse extraction, Maria, et qui finit par mourir de tuberculose.

# Analyse

## Genèse

Le roman est né d'un fait divers dont Tolstoï fut le témoin. Le 5 janvier 1872, près de chez lui, dans la gare d'Iassénki, une jeune femme nommée Anna Stépanovna se jeta sous les roues d'un train de marchandises. L'enquête, menée par le procureur impérial, établit rapidement que la malheureuse s'était suicidée parce que son amant, riche propriétaire foncier, l'avait répudiée pour prendre une autre maîtresse. Le jour même, fut faite, dans un baraquement de la gare, une autopsie à laquelle l'écrivain assista, observant avec intensité ce corps de femme, aux formes encore attrayantes, qui gisait, sanglant, sur la table. Un enseignement terrible rayonna jusqu'à lui des yeux révulsés de la morte. Il rentra chez lui, préoccupé, inquiet, l'esprit en alerte.

Son imagination fut secrètement excitée par ce fait divers. Pendant plus d'un an, il rêva sur ce drame passionnel, sans toutefois se résoudre à l'utiliser dans un livre. À cette époque-là, un autre projet lui tenait à cœur. Encouragé par l'immense succès de *“La guerre et la paix”*, il méditait de composer un autre roman historique dont l'action se situerait sous le règne de Pierre le Grand. Mais des fantômes habillés de vêtements modernes se mêlaient dans ses pensées aux figures des boyards et du tsar. Il s'efforçait de ressusciter des personnages du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'étaient des contemporains qui se présentaient à son esprit, prêts à parler, à vivre : Anna Karénine, Lévine, Vronski, Kitty, Oblonski.

Mais ce fait divers ne fournit en fait à Tolstoï que la fin de son roman auquel il se consacra avec ardeur, assurant *« n'avoir jamais si bien travaillé »*.

Son héroïne lui a plutôt été inspirée par la très belle Maria Hartung (1832–1919), fille aînée du poète Alexandre Pouchkine.

## Intérêt de l'action

Selon le plan initial de son auteur, *“Anna Karénine”* ne devait être que l'histoire d'une déchéance, la relation du drame vécu par *« une femme mariée, de la haute société, mais qui s'est perdue »*. Et le roman se déroule en effet autour de cette intrigue, en nous présentant les différentes phases de l'amour malheureux d'Anna Karénine et de son amant : la lutte d'Anna pour ne pas se laisser entraîner par ses sentiments, sa trahison envers son mari, homme plus âgé, sévère et non aimé (la situation est donc celle qu'on trouvait déjà dans *“La princesse de Clèves”*) ; l'abandon de son enfant pour suivre à l'étranger son amant ; enfin les angoisses, les remords provoqués chez elle par son âme au fond honnête et droite, d'où le suicide par lequel elle met fin à l'équivoque de son existence perdue.

Cette histoire est soumise à la fatalité, est une tragédie. Mais, tandis que, dans *“La guerre et la paix”*, la fatalité qui réglait les phases de l'histoire avait une apparence militaire, meurtrière et sereine, dans *“Anna Karénine”*, cette fatalité n'est autre que la folie sensuelle. C'est elle qui, dans la scène du bal, où la passion s'empare, à leur insu, d'Anna et de Vronski, prête à la physionomie de la jeune femme *« une séduction presque infernale »* : c'est elle qui oblige la malheureuse à mentir, à s'abaisser, à affronter le scandale, à se séparer de son mari, de son enfant, et, finalement, à se jeter sous les roues d'un train.

Au terme d'une longue maturation, ce récit s'est trouvé toutefois contrebalancé par une seconde intrigue, celle de l'amour heureux de Kitty et de Lévine, de l'ascension et de l'émergence spirituelle de ce dernier. Se développent ainsi côte à côte deux thèmes que rien ne réunit. Si Tolstoï a, comme dans *“La guerre et la paix”*, disposé les péripéties d'autres existences, ces intrigues secondaires alternent d'une manière factice, sans atteindre à l'unité organique de *“La guerre et la paix”*. Des critiques purent lui reprocher son *« incapacité à construire le sujet »*, avancer que le roman n'a pas d'architecture. Alors qu'Anna et Lévine ne se rencontrent presque pas, car ils évoluent dans des espaces parallèles, un des critiques écrivit, en s'adressant à l'auteur : *« Comme je me suis réjoui de voir Anna et Lévine faire connaissance ! Convenez que c'est l'un des meilleurs épisodes du roman. »*

Vous aviez là l'occasion de réunir tous les fils du récit et de lui assurer un finale harmonieux. Vous ne l'avez pas voulu, c'est votre affaire...» Tolstoï répondit : «Je suis fier au contraire de son architecture, les voûtes se rejoignent de telle manière qu'on ne remarque pas où est la clef...» Et, dans cette construction en miroir, cette seconde intrigue, qui semble tout d'abord secondaire, se révèle essentielle pour l'équilibre du roman, car elle permet un jeu alterné de rapprochements et d'oppositions ; elle a même fini par prendre le pas sur la première dans l'esprit de Tolstoï : c'est tout au moins ce que suggère, en dépit de son titre (mais les premiers brouillons étaient intitulés '*Deux mariages, deux couples*'), la composition finale de l'œuvre : la chute d'Anna y sert de repoussoir au triomphe de Lévine.

En opposant ces deux destins exemplaires, Tolstoï a-t-il écrit deux romans en un seul? Le croire serait méconnaître la perspective de son dessin, la profondeur de son dessein : ce qui fait l'extraordinaire unité des deux volets de ce grand diptyque, c'est le regard intense, le regard visionnaire du peintre qui découvre et explore sous nos yeux les voies du Ciel et de l'Enfer.

Le tableau étant complété par la description de la famille Oblonski, le véritable protagoniste de ce roman n'est donc pas un être humain, mais la famille russe elle-même, car, selon Tolstoï, le centre vital de la société n'est pas l'individu, mais le noyau familial.

On peut regretter certaines longueurs dans la description des cercles aristocratiques de Saint-Pétersbourg et surtout dans le récit de la vie de Lévine à la campagne, où interviennent des digressions sur le servage et l'affranchissement, la routine des paysans, la paresse des journaliers et les défauts des justices de paix cantonales. Enfin, plus encore que dans '*La guerre et la paix*', Tolstoï juxtaposa dans '*Anna Karénine*' les idées philosophiques et les événements romanesques.

Il n'en demeure pas moins que l'oeuvre est d'une vérité, d'une fraîcheur exceptionnelles.

C'est aussi une sorte de poème formé d'une suite de grands tableaux, où les personnages, les événements, les éléments de la représentation, qu'il s'agisse des foules mondaines ou des arbres, du ciel et des maisons sont tous plongés dans une atmosphère épique.

#### Intérêt littéraire

Le texte se caractérise par une magistrale simplicité que Tolstoï obtint par un travail ardu dont ses manuscrits raturés apportent le témoignage. Il accumula les notations colorées et les disposa en mosaïque avec un soin d'artisan. Une phrase inutile, une image trop marquée suffisaient à le terrifier, au point qu'après avoir envoyé les épreuves à l'imprimeur, à Moscou, il lui télégraphia d'arrêter le tirage et d'attendre ses corrections.

Dépouillée de toute prétention esthétique, cette prose se situe au-delà des modes. Elle n'a pas d'âge, elle ne vieillit pas, elle ne bouge pas.

#### Intérêt documentaire

L'histoire d'amour tragique d'Anna Karénine et de Vronski s'inscrit dans un vaste tableau critique de la société russe de la fin du XIXe siècle. Tolstoï évoque des milieux et des climats sociaux très variés. La société aristocratique de Saint-Pétersbourg et le grand monde de Moscou, qui entourent Anna et Vronski, sont particulièrement décrits fidèlement. Ils semblent trouver leur représentation suprême dans la grande scène des courses : Anna, bouleversée par une maternité illégitime dont le fruit s'agite en son sein, et pressentant le drame qui va fondre sur elle, s'efforce de ne pas laisser percer la confuse anxiété de ses sentiments, offerts en proie à la curiosité de cette foule mondaine qui l'entoure. De même, une brève scène d'amour entre paysans, dans la campagne de la province russe, permet à l'auteur d'exprimer cet idéal d'une vie saine et élémentaire au sein de la nature, qui domine tout le roman et à laquelle aspire Lévine dans sa recherche tourmentée.

Mais, tandis que, dans '*La guerre et la paix*', cette peinture a un fond historique plus vaste, dans '*Anna Karénine*', les événements se déroulent dans une ambiance qui est celle de l'époque de Tolstoï, et le réalisme de la description révèle une observation directe, immédiate. D'où d'abondantes digressions sociales et agricoles.

Il montra que les idées libérales et progressives de l'Occident commençaient à saper des structures traditionnelles apparemment intactes. Il évoqua les différentes facettes de l'émancipation de la femme.

### Intérêt psychologique

L'analyse psychologique des types humains est fouillée.

Anna, si on croisait dans la rue, ne serait qu'une insupportable hystérique, mais le romancier fait d'elle une héroïne inoubliable. Elle est en proie aux plus vifs tourments, connaît les humiliations et les déboires qui accompagnent la passion coupable, est prise dans un engrenage dont elle ne peut se délivrer. Elle est parfaitement consciente de la fausseté de sa situation, ce qui finit par susciter en elle et en Vronski une incompréhension réciproque, pleine d'irritation qui, bien que superficielle, obscurcit progressivement l'intime union de leurs âmes. Elle semble incarner une renonciation désespérée à tout ce monde d'apparences frivoles où elle triomphait si aisément.

Vronski qui, dans les premières pages, est défini par une apparente superficialité, comme un ces hommes dont l'existence s'écoule dans la recherche de sensations agréables, faciles et intenses, qui se sentiraient déshonorés s'ils ne payaient pas une dette de jeu dans les vingt-quatre heures, mais qui, par contre, oublie de payer la facture du tailleur, officier brillant, frivole, manquant, semble-t-il, d'une vie intérieure, finit par y accéder du fait de ses terribles malheurs. Il doit renoncer à sa carrière, à son avenir, pour se trouver en proie à une angoisse sans issue et, dans cette impasse dramatique, perdre toute son aisance. L'ouragan qui est passé au-dessus de lui l'a définitivement terrassé. Certes, cette vie intérieure à laquelle il accède est sans solution et sans lumière ; mais, au sein même de sa défaite, semblent poindre le présage d'un univers moral, la reconnaissance de certaines exigences éthiques dont, sans sa faute, il n'aurait jamais soupçonné l'existence. S'il disparaît d'une façon scandaleuse des salons de Saint-Petersbourg, s'il ne parvient pas à surmonter son péché, ce personnage, dans sa capacité de souffrir, de payer de sa propre personne, finit par affirmer à nouveau qu'il existe en lui une certaine bonne foi, une dignité secrète qui le rachètent, même lorsqu'il ne conquiert pas sa véritable rédemption.

Les deux amants, par leur défaite morale, sont arrivés au seuil d'un plan supérieur à celui où se déroulaient leurs succès mondains. S'ils ne parviennent pas à s'y fixer, ils proclament du moins la nécessité d'un changement et semblent apporter leur contribution de souffrance à la purification universelle.

À côté du brillant Vronski, Tolstoï, mettant dans ce personnage une grande partie de lui-même, a campé un Lévine qui est l'homme à la vie intérieure agitée, en quête d'un idéal humaniste, tourmenté par un immense besoin d'affection ; bien qu'incapable de se confier, revêche, il parvient cependant, peu à peu, à une communion réelle avec ses semblables. Il nous renseigne sur la crise morale que Tolstoï traversait à l'époque. En effet, pour Lévine comme pour Tolstoï, la pensée de la mort jette une lumière inattendue sur les conventions sociales. « *Je ne puis vivre, s'écrie Lévine, sans savoir ce que je suis et pour quel but j'existe !* » Comme Tolstoï, il passe par des accès de prière et de négation, lit les philosophes et songe à se suicider. Soudain, la révélation lui est donnée par un simple paysan, qui lui dit : « *Il faut vivre non pour soi, mais pour Dieu.* » Désormais tout s'éclaire dans l'âme du personnage, comme dans l'âme de l'auteur. Lévine est sauvé, et Tolstoï croyait l'être.

De même, s'opposant à Anna, qui est l'expression d'une société raffinée mais est incapable de se dépasser parce qu'elle se croit justement incomparable, la douce Kitty représente la femme à la spiritualité saine, susceptible de satisfaire et de comprendre tout naturellement les exigences de l'homme, grâce à une sagesse instinctive ; capable aussi de s'élever de sa simplicité enfantine vers la vie sérieuse des adultes, sans perdre pour cela son charme féminin.

Daria est la femme fidèle et résignée, tandis que son mari, Oblonski, est un jouisseur infidèle, mais bon enfant.



Tous les personnages sont engagés dans le drame, même lorsqu'ils semblent s'en évader ; tous suivent une sorte d'ascèse morale, même lorsque celle-ci coïncide en apparence avec une décadence extérieure ou avec un désastre. Mais ils ne tremblent pas d'une fièvre mystique, comme ceux de Dostoïevski, ne sont pas traversés de prophéties fulgurantes.

#### Intérêt philosophique

À travers l'histoire de ces couples opposés non sans un certain manichéisme, Tolstoï évoqua une double quête sans fin : celle de la recherche de l'amour et celle de la recherche spirituelle.

Anna et Vronski représentent la première phase, encore négative, d'une recherche spirituelle dont Lévine et Kitty incarnent la deuxième : les premiers doivent se dépouiller de leurs ambitions mondaines, et y sont contraints par les mêmes réactions mystérieuses que leur sensualité avide a provoquées, en se heurtant aux sollicitations encore aveugles, confuses et dispersées de leur conscience ; les seconds, au contraire, déjà disposés au renoncement, peuvent prétendre à un cornplet renouvellement moral.

C'est ainsi que Tolstoï, en partant, comme il l'a lui-même déclaré, de la représentation purement naturaliste de la chute d'une grande dame, parvint à donner un accent universel, inattendu, au thème de la recherche spirituelle dont la signification véritable est contenue dans la devise qui ouvre le roman : «*Le Seigneur a dit : "Je me suis réservé le droit à la vengeance".*» Cette vengeance, que les humains n'ont pas le droit d'exercer à partir de la faute, car celle-ci contient déjà en elle-même sa propre punition, n'est-elle pas en outre la source de toute purification ?

En observant fidèlement le réel, il parvint à une vérité morale qui le dépassait et le transcendait. C'est qu'il se faisait une haute conception de l'être humain qui, pour lui, n'est pas seulement soumis à une misérable série d'événements physiques, mais est avant tout le protagoniste d'un mystérieux drame moral.

De ce point de vue on peut dire qu'il affirma, dans "*Anna Karénine*", ses idées religieuses, avec une efficacité bien plus grande et une vérité artistique jamais atteinte dans ses œuvres de la période pseudo-mystique qui allait suivre. Les thèmes de la faute et du châtement se dégagent, brûlants, de la trame romanesque, et l'on sent le vitalisme de l'auteur céder le pas à une morale pessimiste envahissante. Il laisse poindre l'inquiétude, les interrogations douloureuses que soulevaient en lui les problèmes posés par la morale humaine.

#### Destinée de l'œuvre

Ce roman parut tout d'abord paru sous forme de feuilleton dans le périodique "Rousky vestnik" ("Le courrier russe"). Mais Tolstoï entra en conflit avec le rédacteur en chef, Mikhaïl Katkov, à propos du contenu du dernier épisode. La conséquence en fut que le roman ne parut dans son intégralité que sous la forme d'un livre.

Il fut alors considéré comme une réaction contre le mouvement naturaliste français. En effet, si Tolstoï n'a pas craint de recourir aux méthodes naturalistes, il les a dépassées par la signification spirituelle qu'il a donnée à son œuvre, échappant ainsi au pessimisme des écrivains naturalistes.

Aujourd'hui, le roman est considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature universelle.

Il fut plusieurs fois adapté au cinéma et à la télévision :

- en 1927, "*Love*" ("*Anna Karénine*") d'Edmund Gouling, avec Greta Garbo dans le rôle titre ;
- en 1935, "*Anna Karenina*" ("*Anna Karénine*") de Clarence Brown, avec Greta Garbo également ;
- en 1948, "*Anna Karénine*" de Julien Duvivier, avec Vivien Leigh ;
- en 1967 : "*Anna Karénine*" d'Alexandre Zarkhi ;
- en 1997 : "*Anna Karénine*" de Bernard Rose, avec Sophie Marceau.

En 1974, eurent lieu au théâtre Bolchoï, à Moscou, les premières représentations du ballet "*Anna Karénine*", dont Rodion Chtchédrine écrivit la musique pour son épouse, la danseuse Maïa Plissetskaïa.

“*La guerre et la paix*” et “*Anna Karénine*” avaient apporté à Tolstoï une prodigieuse gloire mondiale ; son nom devint, plus encore que celui d'un écrivain de génie, le symbole de confuses mais vives espérances. Son dernier voyage à Moscou fut l'occasion d'un délire populaire, la foule acclamant son messager. Pourtant, il n'avait pas de doctrine.

Loin de le satisfaire, les éloges que provoqua la publication de son roman l'irritèrent au plus haut point. «*L'art, c'est le mensonge*, dit-il alors, *et je ne peux plus aimer un beau mensonge.*»

Car lui, qui croyait être sauvé, ne l'était pas. Le calme triomphant qu'il avait accordé à Lévine, il fut incapable de l'éprouver par lui-même. Il traversa une crise morale et religieuse, qui lui fit, à la fin de 1877, consulter le célèbre staretz Ambroise qui devint son directeur de conscience, reprendre, au printemps de 1878, la rédaction de son journal.

Il aboutit à une conversion qu'il décrivit dans :

---

---

**“*Ispoved*”**

(écrit en 1879, publié en 1884)

“*Ma confession*”

Autobiographie

Le célèbre écrivain russe y dépeignait la crise morale qu'il connut à la cinquantaine. La religion, disait-il, que nous, intellectuels, professons, est extérieure à notre vie ; nous l'observons du bout des lèvres, mais elle n'a rien à voir avec notre conduite. Depuis l'âge de seize ans, il avait perdu la foi. Cependant il croyait en quelque chose, mais il n'aurait pu dire en quoi précisément : il ne niait pas Dieu, mais il n'aurait pu dire quel était ce Dieu ; il ne niait pas l'enseignement du Christ, mais il n'aurait pu dire en quoi il consistait. Sa seule vraie croyance était celle de la nécessité du perfectionnement, mais quel en était le but ? il n'aurait pu le dire. Au début, c'était un perfectionnement moral ; bientôt, cela devint le désir d'être meilleur, non pas devant Dieu ou devant soi-même, mais devant les êtres humains : ce fut alors le désir d'être plus fort qu'eux, c'est-à-dire plus connu, plus important, plus riche. Il vit que l'entourage souriait de ses vertus et applaudissait à ses vices. Plus tard, fréquentant le monde des gens de lettres, il perça à jour leurs présomptions : en effet, ils se croyaient appelés à instruire le monde, mais ils ne savaient pas eux-mêmes ce qu'ils étaient censés enseigner. Il fit comme eux jusqu'au moment où des doutes lui vinrent. On parlait d'enseigner le progrès, mais il se révéla à lui comme un vain préjugé. Sa crise morale commença ; il n'y avait plus de vie pour lui, il en avait perdu le sens. L'idée du suicide commença à le hanter ; il dut faire un effort pour ne pas se tuer. S'il ne trouva pas de réponse dans la science, du moins découvrit-il chez Salomon, chez Bouddha, chez Socrate et chez Schopenhauer que la vie est un mal. Quatre solutions s'offraient à lui. La première est l'hébétude ; la seconde, l'épicurisme ; la troisième, le suicide ; la quatrième, la faiblesse, autrement dit la vie au jour le jour malgré la conviction du néant. Dans ce drame intérieur, l'idée salutaire lui vint qu'il faisait peut-être une erreur de raisonnement. Il jeta son regard sur les masses populaires. Pour elles, vie et religion ne diffèrent pas ; la religion fait partie de la vie. Mais cette religion, comment l'accepter sans devenir fou ? Cependant, bien que déraisonnable, la religion est la seule chose qui puisse donner la possibilité de vivre ; sans la conception de l'éternité, de Dieu, il n'y aurait pas de vie. Ce n'est pas chez le clergé, ni chez les intellectuels que se trouve la vraie religion, mais chez le peuple. Il faut donc se confondre avec la vie du peuple. Ce fut la guérison pour lui et la raison pour laquelle il renonça au genre de vie de son monde.

Commentaire

C'est le récit de la mutation intérieure qui, d'athée, rendit Tolstoï croyant, mais non pratiquant, fit de lui un moraliste qui cherchait la vérité dans les Livres Saints, un prophète qui tentait d'expliquer le hiatus fondamental qui sépare l'Église de la doctrine chrétienne qu'elle prône, un visionnaire qui rêvait d'un christianisme primitif, débarrassé de toutes les gloses, d'une sorte d'évangile du Christ, mais

seulement humain, uniquement consacré au bonheur terrestre, ne retenant du christianisme que l'aspect moral, se mettant à condamner tout ce qui est violence ou recherche du plaisir et du luxe. Cependant, il y a tant de naïvetés chez ce grand écrivain quand il quittait le domaine des belles-lettres et se mettait à faire de la philosophie, qu'on est enclin, peut-être à tort, à soupçonner l'entière sincérité de ses dires.

Cet écrit, qui devait servir d'introduction à un autre intitulé : *‘En quoi consiste ma foi’*, fut, à cause de sa mise en cause de l'Église orthodoxe, interdit par la censure. Mais, dès 1882, il circula sous forme de manuscrit, et, en 1884, parut à Genève en première édition.

---

(1880)

*"Ainsi meurt l'amour"*

### Nouvelle

Ivan raconte comment le cours de sa vie fut changé en une matinée. Amoureux d'une belle jeune femme, ses sentiments changèrent radicalement lorsqu'il fit la connaissance de son père dans des circonstances très particulières.

---

Dans les années 1880-86, Tolstoï traversa une importante crise mystique. Il entreprit de réviser toutes les valeurs selon lesquelles il avait vécu jusqu'alors. Il devint végétarien. Il parla de renoncer à sa fortune. Mais, face à cet homme qui se désintéressait des valeurs matérielles, Sofia Andréievna défendit âprement le patrimoine de ses enfants.

Lui qui était athée et nihiliste se réforma. Il apprit l'hébreu, s'intéressa à la théologie, put composer *‘Kritika dogmaticeskogo bogoslovija’* (*‘Critique de la théologie dogmatique’*) et *‘Soedinenie i perevod cetyrech Evangelij’* (*‘Réunion et traduction des quatre Évangiles’*). Ayant constaté que les dogmes orthodoxes ne sont pas conformes à la pensée de l'Évangile, de toutes les forces de son âme, il essaya de se créer une religion personnelle. Il rédigea de nombreux ouvrages de réflexion religieuse et exprima ses nouvelles convictions dans :

---

(1883)

*‘Quelle est ma foi?’*

### Essai

Tolstoï démontrait que l'Église orthodoxe était en désaccord avec la vraie doctrine du Christ dont il ne reconnaissait pas l'essence divine. Il édifia un évangile personnel dans lequel il ne retenait du christianisme que l'aspect moral mais prêchait la mise en application des vertus chrétiennes. Il resta fidèle aussi à Rousseau qui fit de lui non seulement un artiste, mais aussi un penseur qui a joué un rôle crucial dans le mouvement contestataire en Russie : c'est du *“Contrat social”* que dérive à beaucoup d'égards le tolstoïsme, cette *«religion pratique»*, dénuée de tout mysticisme, cette vaste utopie sociale, basée sur les principes de la participation de tous aux travaux élémentaires nécessaires à la vie, de la résistance au mal par la non-violence, car il condamnait catégoriquement toute forme de violence, qu'elle se manifeste dans la guerre, la peine de mort ou l'exploitation du travail d'autrui. Et, conséquence ultime de ce principe, il niait également l'État, qui, selon lui, n'était qu'une institution servant à protéger les privilèges des riches et dont les instruments militaires, policiers et judiciaires maintenaient le peuple dans l'esclavage.

### Commentaire

Les critiques saluèrent le nouvel élan mystique que prenait l'œuvre de Tolstoï, désormais «attentive aux moindres frissons de la nature physique et de la nature morale». Mais ils trouvèrent que, dans cet esai, «le paradoxe côtoie trop souvent la raison». Le texte fut traduit aussi sous le titre *‘Ma religion’*.

---

Une lente maturation conduisit Tolstoï à condamner tout ce qui était recherche du plaisir et du luxe, à s'éloigner de ses pairs et de ses proches, à se rapprocher du peuple dont il ressentait et dénonçait l'insoutenable misère, à prêcher pour *«une révolution qui substituera au christianisme corrompu et au régime de domination qui en découle le véritable christianisme à base de l'égalité entre les hommes et de la vraie liberté.»*

En 1881, le tsar Alexandre II (dit «le libérateur» en souvenir de l'«oukase» de 1861) fut assassiné. Dans une lettre à son successeur Alexandre III, Tolstoï implora la clémence pour les assassins, afin de désamorcer les tensions sociales.

Cette année-là, alors que sa famille prenait ses quartiers d'hiver à Moscou, il partagea la vie, le costume et le travail des paysans d'Iasnaïa Poliana. Le 19 juin, il s'habilla en «moujik» (caftan usé, chaussures de corde, besace sur l'épaule) et partit, à pied, pour le monastère d'Optina-Poustine. Mais un domestique l'accompagnait, portant des vêtements de rechange dans une valise. Jugeant ces pèlerins sur leur mine, les moines leur défendirent l'entrée du réfectoire des voyageurs, et les conduisirent au réfectoire des mendiants : Tolstoï exulta. Enfin, il descendait au niveau de ses frères inférieurs, et participait à leur dénuement. Toutefois, l'épreuve fut de courte durée. Le lendemain matin, la nouvelle se répandit dans la confrérie que l'illustre comte Tolstoï se trouvait parmi les visiteurs les moins bien traités. Les religieux furent affolés, eurent des murmures déferents, firent des courbettes profondes. Le soir, le comte, vêtu de linge fin, chaussé de bottes souples, la barbe soigneusement peignée et le teint rose, parut à la table de l'archimandrite. Il rentra à Iasnaïa-Poliana par le chemin de fer.

L'année suivante, la famille Tolstoï alla à Moscou afin de participer à un grand recensement. Ce retour fut un choc pour Tolstoï qui se rendit compte de la misère urbaine. Cette dernière lui inspira un article à résonance dramatique : *‘À propos du recensement de Moscou’* et un ouvrage plus important :

---

***‘Tak cto ze nam delat’***

(1883)

*‘Que devons-nous faire?’*

### Essai

Pour Tolstoï, *«le pivot du mal, c'est la propriété. La propriété n'est que le moyen de jouir du travail des autres. Il faut cesser d'être orgueilleux et travailler de ses mains, proscrire les plaisirs qui abêtissent : l'alcool, le tabac ; et ceux qui causent la mort : manger de la viande, chasser, guerroyer...»*

---

Guidé par la confiance qu'il mettait dans le petit peuple russe et par la volonté de faire oeuvre didactique, Tolstoï s'engagea dans ce qu'il est convenu d'appeler sa seconde manière littéraire. Les premiers fruits de cette nouvelle orientation furent des textes qu'il écrivit pour *‘Le médiateur’* :

---

*‘Récits populaires’*

### Recueil de nouvelles

---

**“Cem Pjudi zivy”**  
“De quoi vivent les hommes?”

Nouvelle

Un ange déchu, abandonné nu sur la terre, par un rude hiver, est recueilli par un pauvre cordonnier, et réussit à deviner les «*trois paroles divines*» qui lui vaudront le pardon du Seigneur : l'homme est habité par l'amour, il ne lui est pas donné de connaître les besoins de son corps, ce qui le fait vivre c'est l'amour du prochain. Et l'ange tire la conclusion pour laquelle le conte a été écrit : «*Celui qui vit en l'amour vit en Dieu, et Dieu vit en lui ; car Dieu c'est l'amour.*»

Commentaire

Inspirée par une légende populaire russe, la nouvelle parut en décembre 1881 dans la revue “Detskij otdyh”.

---

Commentaire sur le recueil

Chacune des nouvelles est l'illustration d'une vérité morale et a pour héros de petites gens des campagnes. L'extrême simplicité, la clarté des récits concourent au but poursuivi : enseigner, répandre la bonne parole dans la masse du peuple.

---

À cette époque, Tolstoï rencontra Tchertkov qui allait être son ami, son principal disciple et le plus ardent propagateur de sa foi et de sa pensée.

Il publia :

---

**“Smert’ Ivana Illitch”**  
(1886)  
“La mort d’Ivan Illitch”

Nouvelle de 70 pages

Ivan Illitch, homme intelligent et d'un commerce agréable, qui est prompt à flatter ses supérieurs, se hisse péniblement dans la carrière judiciaire, mais a atteint une belle position à la cour d'appel d'une ville de province. Tant par intérêt que par inclination, il a épousé Praskovia Fedorovna. Bien qu'il ne soit pas heureux, il remplit tous les devoirs qu'implique sa très bourgeoise condition. Mais sa femme, acariâtre, lui reproche vite l'infériorité de sa situation. Au bout de dix-sept années, un concours de circonstances lui permet d'accéder enfin au poste de juge à Saint-Pétersbourg. Dans sa joie, avant même l'arrivée de sa famille, il s'emploie à aménager la nouvelle demeure. En disposant quelque rideau, il tombe et se blesse à la hanche. D'abord fugace, la douleur s'invétère. Plein d'inquiétude, il se traîne d'un médecin chez un autre : devant leurs contradictions, il décide de s'en remettre uniquement aux drogues. En attendant, son état empire de plus belle. La blessure ne guérit pas et, plus tard, il souffre d'un rein flottant, et il est tenaillé par l'interrogation sur la douleur injuste et inutile. Il peut alors mesurer l'indifférence que les autres ont pour sa personne. Sa fille, qui doit se marier, lui reproche de gâcher ses fiançailles, et sa femme se montre impatiente de lui fermer les yeux. Elles ne lui inspirent que de la haine. Lui qui ne veut pas mourir est poursuivi par le fantôme de la mort. Quelqu'un, pourtant, veille sur lui lorsque son mal le cloue au lit à tout jamais : le domestique

Guérassime, un jeune paysan, qui s'emploie à le reconforter avec un entrain inaltérable, une exubérante et bonne santé qui n'énervent pourtant pas le malade : bien au contraire, Ivan Illitch goûte la présence de cet humble, qui vit en dehors de l'universel mensonge et qui, éprouvant pour son maître une sincère compassion, ne tente pas de la lui cacher. L'infirmes se prend d'affection pour Guérassime. Cependant, dans son esprit, commence à se former le sentiment que sa vie n'a pas été ce qu'elle aurait dû être : tout porte à faux, dans sa carrière comme dans sa vie familiale. Au seuil de la mort, il est pris de terreur à la pensée de ne pas pouvoir trouver la raison cachée de tout cela. Son agonie commence par un cri de désespoir, comme une ultime et dernière affirmation : «*Non !... Je ne veux pas....*» Ce sursaut tardif de volonté, qui l'empêche de s'abandonner en paix aux ténèbres de la mort inéluctable, est justement né de la conviction que sa vie, et tout ce qui a gravité autour de lui n'ont été que mensonges, échecs. Brusquement, la lumière se fait dans son âme : en rouvrant les yeux après une attaque de son mal, il se sent envahi par un sentiment tout nouveau : il a pitié des parents qui se pressent en foule à son chevet. Il voudrait alléger leur douleur ; il en oublie ses angoisses, ses souffrances et même. Dans cet élan d'amour qui le régénère, même son mal, même la mort s'estompent : «*Finie la mort. Elle n'existe plus !*» prononce Ivan Illitch, et il expire en souriant.

### Commentaire

Dans cette dramatique nouvelle, méditation sur l'agonie d'un homme médiocre, bouleversante de tendresse et d'amour de l'humain, la cristallisation de l'idée de la mort permit à Tolstoï de condamner impitoyablement toute la société bourgeoise. Il dressa un tableau saisissant des mœurs de cette classe à laquelle Ivan Illitch appartient : respect des convenances, mesquinerie, égoïsme et hypocrisie. Il montra qu'à ses yeux, seule la solidarité humaine peut donner un sens à la vie et vaincre la mort.

Il projeta aussi les aspects les plus âpres de son conflit avec sa femme, Sofia.

---

Entre les deux époux, les scènes de ménage se succédèrent, toujours plus violentes, plus douloureuses. Chaque partenaire nota dans son journal intime les griefs qu'il nourrissait à l'égard de l'autre. Leurs réconciliations mêmes étaient inquiétantes. Il aurait voulu arracher de lui cette sensualité irrésignée, qu'il jugeait «*monstrueuse*», qui, parfois, le rapprochait encore de sa femme. Il se méprisait pour les exigences de son sexe, qui était, dans sa chair, «*comme un lourd défaut*». Prétendant inciter le plus grand nombre possible de gens à vivre chastement dans le mariage, il écrivit :

---

“*Vlast' t' my*”

(1886)

“*La puissance des ténèbres*”

### Drame en cinq actes

Dans un village, Nikita, serf du riche Piotr, a une liaison avec la femme de ce dernier, Anissia. Le père de Nikita voudrait qu'il épouse Marina, qu'il a séduite. Mais c'est l'influence de la mère, Matriona, louche figure d'intrigante, qui prévaut. Nikita reste cependant chez Piotr, qui meurt, empoisonné par Anissia. Nikita l'épouse. Mais il se trouve bientôt entraîné à d'autres relations, coupables cette fois, avec Akoulina, sa belle-fille. De cette liaison naît un enfant que Nikita, cédant avec répugnance aux instances de sa femme et de sa mère, finit par faire disparaître. Les deux femmes et Nikita voudraient ensuite éliminer Akoulina, héritière légitime des biens laissés par son père, en la forçant à se marier. Cependant, la voix de la conscience n'est pas tout à fait morte chez Nikita : être faible, il n'est pas tout à fait corrompu. Au cours de la cérémonie du mariage où, selon le rite, il devrait bénir sa belle-fille, il confesse publiquement ses fautes et se fait arrêter.

### Commentaire

Cette œuvre, qui dénonce l'obscurantisme dans lequel le monde paysan est plongé, est généralement considérée comme la meilleure que Tolstoï ait écrite pour le théâtre. L'atmosphère paysanne, les scènes sombres, les violentes passions des personnages, traitées avec une grande vigueur, lui confèrent une remarquable puissance dramatique.

---

#### ***‘Plody prosvescenija’***

(1889)

*‘Les fruits de l’instruction’*

#### Comédie en quatre actes

Sverdintzev, amateur ingénu de spiritisme, organise des séances dans sa maison. Sa domestique, Tania, en profite pour lui faire signer un acte de vente de certaines terres au profit du père de Simon, son fiancé. Un docte professeur prononce, avec une solennité comique, un discours avant la séance spirite dans laquelle Simon, habilement guidé par Tania, tient la place de médium. La supercherie est découverte, mais la jeune femme a atteint son but.

### Commentaire

Cette comédie, qui tient plus de la caricature que de la peinture de mœurs, est une satire divertissante, souvent mordante, de la grande bourgeoisie. L'aversion que Tolstoï ressentait pour cette classe lui fit dépeindre les personnages comme des êtres vains et égoïstes. Seuls les humbles ont une âme droite : ils sont sages dans leurs pensées comme dans leurs discours. Et ce sont justement ces dernières figures qui semblent les mieux réussies.

La pièce est publiée aussi sous les titres *‘Les fruits de la science’* ou *‘Les spirites’*.

---

#### ***‘Krejcerova sonata’***

(1889)

*‘La sonate à Kreutzer’*

#### Roman de 100 pages

Dans un train russe, un homme très tourmenté, Pozdnychev, qui avoue d'emblée avoir assassiné sa femme, se confie longuement au narrateur. Il commence par développer toute une critique du sort fait à la femme, du mariage, de l'acte charnel lui-même. Puis il en vient à raconter son histoire.

À trente ans, il épousa une jeune fille qui l'avait conquis par sa grâce et sa pureté. Mais, aussitôt après le mariage, il s'aperçut qu'il n'existait en réalité, entre Lise et lui, qu'un lien purement sensuel. En dépit de son incompréhension totale de sa femme, la vie conjugale continua son cours, amour et haine alternant. La naissance des enfants parut resserrer une alliance que l'indifférence seule rendait désormais acceptable, jusqu'à ce que sa femme, avide de sensations nouvelles, trouve auprès d'un jeune violoniste, Trukhatchevsky, la passion qu'elle recherchait sans même s'en rendre compte. La *‘Sonate à Kreutzer’* de Beethoven que les deux amoureux jouaient ensemble avec ferveur (et que Pozdnychev considère comme obscène) contribua à aviver leur affection. Lentement, la jalousie pénétra l'âme de Pozdnychev dont toute la vie fut bouleversée, ses enfants eux-mêmes semblant prendre part au drame de la famille, le garçon se solidarisant avec son père, la fille se détachant de lui pour se rapprocher de sa mère. Obligé de partir en laissant sa femme seule, Pozdnychev ne put

supporter longtemps cet éloignement, revint brusquement, trouva chez lui le violoniste et sa femme en train de dîner ensemble et, dans un moment de folie lucide, poignarda son épouse. Après onze mois de prison préventive, il fut acquitté. Durant son emprisonnement, il tira une leçon des tragiques événements qu'il venait de vivre : le mariage, tel qu'on le conçoit d'habitude, c'est-à-dire fondé sur l'appel des sens, est une terrible erreur. Ce n'est pas seulement en effet celui qui regarde avec concupiscence la femme d'autrui, mais aussi et surtout celui qui désire sa propre femme qui commet le péché. Aucune entente. aucune affection ne pourra jamais naître d'un lien charnel.

### Commentaire

Le roman ouvrit la troisième période de l'oeuvre de Tolstoï qui, dominé alors par une profonde crise éthique et religieuse, entreprit une révision de toutes les valeurs morales, qu'il allait pousser jusqu'à ses conclusions extrêmes. Avec "*Résurrection*", ce livre est le plus représentatif de cette période.

Dans le verset de l'"*Évangile selon saint Matthieu*" qui sert d'épigraphe («Mais moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec concupiscence a déjà commis un adultère avec elle dans son cœur»), Tolstoï indiqua l'orientation qu'il entendait donner à sa recherche morale. Cette histoire d'adultère lui permit d'exposer ses idées d'alors sur le caractère, selon lui néfaste, de l'amour physique. Car l'oeuvre est née surtout du conflit devenu très âpre entre les époux Tolstoï.

Cette oeuvre, où son messianisme s'exprima pour la première fois, avec une rigueur qui frise le paradoxe, est marquée du sceau de l'école réaliste, dont il s'était apparemment détaché dans ses chefs-d'oeuvre précédents, "*La guerre et la paix*" et "*Anna Karénine*". La valeur artistique du roman tient en effet surtout à la minutie impitoyable de l'analyse d'une situation. On n'y trouve que très rarement de ces raccourcis sur la vie familiale, si humains et si riches, qu'il avait révélés dans ses autres oeuvres, et pas davantage de ces instants de contemplation, particulièrement réconfortants, qui conduisaient tout droit au lyrisme. Pozdnychev, qui aurait pu apprendre de sa tragique expérience à s'élever jusqu'aux sommets de la spiritualité, reste au fond un idéologue : il ne nous intéresse pas par le drame de son existence, mais par sa psychologie désespérée de petit homme exaspéré par la passion et incapable de se surmonter. Aucune des oeuvres de Tolstoï ne nous rappelle Zola autant que celle-ci : on pourrait même dire que, par moments, comme dans l'épisode final, d'un grotesque puissant, où le héros ôte ses chaussures pour mieux surprendre les deux amants et se trouve ainsi, par honte de sortir nu-pieds, empêché de poursuivre le violoniste qui s'enfuit, Tolstoï dépassa Zola, tout en restant sur le plan d'une vision sombre et médiocre de l'existence. Ainsi sa répugnance pour une vie bourgeoise, faite de compromis et de péché, l'obligea à s'y plonger malgré lui et, alors qu'il aurait voulu s'en détacher davantage, le conduisit à payer brusquement son tribut au naturalisme de l'époque.

Ce roman fut pour Tolstoï un adieu à la littérature où il se fit le prêcheur du tolstoïsme, qu'il précisa dans sa postface, vantant l'amour spirituel et la chasteté au nom de la fidélité à la doctrine du Christ.

D'autre part, mélomane en plus d'être écrivain, il reprit dans ce roman le thème de la puissance destructrice de la musique. Déjà en 1858, dans "*Un musicien déchu*", il avait tracé le portrait tragique d'un violoniste marginal et ivrogne. La "*sonate à Kreutzer*" le troublait particulièrement : «*Que me veut cette musique?*» s'écriait-il, dans un français aristocratique, lorsqu'il était hanté par ces sons électrifians.

Ce monologue d'un mari assassin de sa femme qui détaille par le menu la spirale infernale d'un mariage bourgeois provoqua un scandale sans précédent, et fut censuré par le tsar Alexandre III.

---

Tolstoï, comme toujours, pensa d'une manière et agit d'une autre. Alors qu'il prêchait l'abstinence conjugale à ses adeptes, Sofia Andréievna mit au monde son treizième enfant !

Bientôt, une idée exaltante l'obséda : il fallait fuir cette maison trop confortable, cette femme qui l'attachait par les liens de l'habitude et de la volupté, cette famille nombreuse, où chaque visage d'enfant lui rappelait le péché d'une nuit. Il fallait adopter, loin d'Iasnaïa-Poliana, une existence conforme à sa théorie du renoncement. Toutefois, avant de partir, il entendit régler pour le mieux les intérêts matériels de ses proches. En 1891, les immeubles furent évalués et divisés entre la mère et



les enfants. Pour ce qui était de ses oeuvres littéraires, il s'arrêta à un compromis : les droits d'auteur afférents aux livres publiés avant 1881 reviendraient à sa femme, les autres tomberaient immédiatement dans le domaine public. Après le partage de la fortune mobilière et immobilière, de nouvelles difficultés surgirent. Restaient de nombreux manuscrits, le *Journal intime* notamment, qui ne devait être publié qu'après sa mort. Qui en prendrait soin? Une lutte acharnée s'engagea autour de ce document entre la comtesse et Tchertkov. Les manoeuvres de captation se multiplièrent, non sans injures, supplications, sanglots.

Entre deux disputes, il écrivait encore. Après trois ans d'efforts («*Jamais aucune oeuvre ne m'a donné autant de mal*», écrivit-il à son plus proche collaborateur), il publia :

---

(1893)

*'Le royaume de Dieu est en nous'*

Essai

Dans ce curieux traité de morale, Tolstoï tira les conséquences politiques et sociales de la doctrine chrétienne, exposa sa thèse de non-résistance au mal, se livra à une critique virulente de la violence de l'État, du service militaire et de la guerre : «*L'État, c'est la violence. Le christianisme, c'est l'humilité, la non-résistance au mal par le mal, l'amour ; c'est pourquoi l'État ne peut être chrétien, et l'homme qui veut être chrétien ne peut servir l'État*». Il prônait donc l'insoumission à l'État. Mais il martèle avec force que, pour résister à la violence du pouvoir, il n'y a qu'un seul moyen : s'abstenir soi-même de participer à la violence. «*La violence engendre la violence, c'est pourquoi la seule méthode pour s'en débarrasser est de ne pas en commettre*».

Commentaire

L'ouvrage fut interdit par la censure dès sa parution et ne circula que sous forme de copies dactylographiées. Mais il allait fortement influencer Gandhi, alors jeune avocat en Afrique du Sud, qui vit en lui «le plus grand apôtre de la non-violence» de son époque.

---

(1894)

*"Le songe du jeune tsar"*,

Nouvelle

Le jeune tsar de Russie vient à la fois de se marier et de prendre ses fonctions de chef de l'État. En attendant de retrouver sa jeune épouse pour la soirée du réveillon, il s'endort dans son cabinet et fait un rêve très étrange qui remet en question son statut !

---

***'Chozjain i rabotnik'***

(1895)

*'Maître et serviteur'*

Nouvelle

Le marchand Vassili Andréitch Brékhounov, qui rêve d'être propriétaire d'une forêt afin d'asseoir sa satisfaction personnelle et sa renommée, est parti la voir avec son serviteur, Nikita, dans un traîneau tiré par un petit cheval courageux. Mais le vent souffle, et la neige tourbillonne et s'accumule. Vassili s'entête parce qu'il est poussé par la cupidité. D'ailleurs, il paie mal son serviteur, méprise sa femme, ne pense qu'à lui, roule tout le monde. Alors que le vent souffle toujours, que la neige s'accumule

encore, ce triste personnage, qui accumule les tares, refuse l'hospitalité de gens bien intentionnés. Ils se perdent, une, deux, trois fois, tournent en rond, retournent sur leurs pas. Quand, par sa faute, ils sont coincés dans la neige, il abandonne Nikita et s'enfuit avec le cheval qui le ramène au traîneau. Finalement, ils passent la nuit dans le blanc qui les recouvre. Vassili, voyant que son serviteur va mourir de froid, ouvre sa pelisse, se couche sur lui, lui sauve la vie et agonise avec pour la première fois de sa vie une vraie joie, celle de la générosité, et le sentiment de l'inanité de ce qu'il visait avant. Le lendemain, le seul survivant est le serviteur.

### Commentaire

Tolstoï se livra à une critique sociale qui prend une résonance nouvelle. Il n'y a pas de lutte des classes véritablement tranchée et attendue, mais un constat simple et irrévocable ; les ambitions sociales corrompent l'âme humaine. Le mal est dans la mauvaise conduite de la vie que proposent les modèles les plus communs ; il n'est pas l'apanage d'un seul groupe, mais peut se trouver en chacun, quelle que soit sa «position». De cette distorsion naissent des peurs, des égoïsmes, un affairisme vain. Mais que reste-t-il à l'heure de la mort? C'est cette question qui soudain s'impose à Brékhounov alors qu'il meurt dans la tempête. Tout s'efface alors, d'autres vérités surgissent, se fait la révélation soudaine de la vraie vie, celle de l'attention, de l'amour, du don de soi. Le marchand auparavant si obtus, en réchauffant et sauvant Nikita comprend que ce simple et ultime geste est sans doute le plus beau de toute sa vie.

---

Tolstoï, qui ne se contentait pas de restreindre ses oeuvres à un niveau philosophique, qui cherchait toujours à illustrer ses idées et théories sur la quête de vérité et du sens de la vie par des exemples concrets, qui avait contemplé le mode de vie simple des paysans pendant un certain temps, découvrit que les idéaux qu'il voulait atteindre s'incarnaient chez les Doukhobors, membres d'une secte qui étaient animés d'une foi fondée sur les Évangiles, qui leur faisait refuser le caractère divin de Jésus, rejeter tous les rituels religieux, les icônes, les prêtres orthodoxes, qui, appliquant les enseignements du Christ non seulement en paroles mais par leurs actions, tiraient par un dur labeur leur subsistance de la terre, partageaient également entre eux les fruits de leur travail, étaient d'ardents pacifistes réfractaires au service militaire, toutes choses qui leur valaient d'être durement réprimés, tant par l'Église orthodoxe que par les autorités tsaristes. Pour Tolstoï, ils illustraient de manière concrète le caractère indissociable de la spiritualité et de sa mise en pratique. En 1897, il leur adressa une lettre où il déclarait : «*Vous montrez l'exemple et plusieurs vous en sont reconnaissants... Il y a tellement de choses que je voudrais vous dire et tellement de choses que j'ai à apprendre de vous.*» Il s'allia à eux, leur prêta appui moral et financier à l'occasion de leur émigration massive au Canada en 1899. Il vint aussi au secours des malheureux victimes de la famine dans les provinces du sud-ouest de la Russie.

Son "*Journal*" des années 1895-1899, au contraire de celui des années de formation, il ne l'écrivit pas pour lui seul. Il avait alors élaboré une morale, une philosophie ; il avait des disciples et il savait que ses écrits intimes seraient un jour lus et commentés. Aussi lui arriva-t-il de considérer que le principal rôle du "*Journal*" devait être de compléter, d'expliquer, d'éclaircir certains points de sa doctrine. Mais le grand intérêt du texte réside pour nous dans le récit de l'affrontement de l'idéal tolstoïen et de la vie, affrontement d'où naquit telle modification ou tel affermissement de l'idéologie qu'il élaborait opiniâtrement.

Il exprima ses doutes sur la légitimité de l'art dans :

---

**“Cto takoe iskusstvo”**

(1897)

“Qu'est-ce que l'art?”

Essai

Tolstoï y rassembla ses vues philosophiques, dénonça l'art pour l'art, la perversité de l'art en général, affirma que «*l'idéal auquel doit tendre tout art, c'est d'être avant tout accessible à tous*» alors que l'art contemporain, selon lui, reste inaccessible à la compréhension du peuple, prôna le bon, le bien, le vrai, considérant que, plus l'être humain se donne à la beauté, plus il s'éloigne du bien. Faisant preuve d'une étrange intolérance, il exécuta, une à une, quelques sommités. Ainsi furent éreintés avec force arguments : Shakespeare («*n'importe quoi sauf un artiste*», qui, comme peintre de caractères, «*est nul*»), Pouchkine (ses poèmes sont «*tout juste bons pour fournir au peuple du papier à cigarettes*»), Beethoven (un «*séducteur sensualiste*», dont la IXe symphonie «*désunit les hommes*»), Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Dickens, Wagner ou Monet.

### Commentaire

Il était bien naturel que, tendu tout entier vers les problèmes humains, vers leur solution, Tolstoï ait conçu pour l'esthétisme, l'hermétisme et la décadence, traits marquants, à ses yeux, de nombreux artistes et écrivains, une aversion profonde. Son essai est méchant, toujours exagéré, jamais insignifiant. Notamment quand il s'en prend à Baudelaire, à ses yeux, l'un des chefs «*contrefacteurs*» de l'art.

Cet essai très polémique fit grand bruit.

---

### **“Otec Sergij”**

(terminé en 1898, publié en 1911)

“Le père Serge”

### Nouvelle de 70 pages

À Saint-Pétersbourg, en 1840, le jeune prince Stepan Kassatzky est animé d'un grand amour propre et d'une volonté d'être en toute chose le meilleur afin d'être admiré, qui, à dix-huit ans, est commandant du régiment des cuirassés, qui est destiné à une carrière brillante, doit épouser une demoiselle d'honneur de la tsarine. Mais sa fiancée lui apprend qu'elle a été la maîtresse du tsar Nicolas Ier. Blessé et se sentant trahi, il rompt ses fiançailles, abandonne tout et se réfugie dans un monastère où il veut vouer sa vie à Dieu, se réfugier dans la foi sincère de son enfance. Mais, toujours animé par son amour propre, encore ambitieux et avide de gloire, même sous l'habit de moine, il ne parvient pas à anéantir les passions qui assombrissent son cœur et son esprit. Après avoir vécu sept années en différents monastères, il se fait ermite. Il s'inflige les plus dures épreuves et se voit attribuer un pouvoir de guérison. La renommée de sa sainteté se répand parmi le peuple, et, l'Église l'utilisant comme moyen de propagande, sa chaumière devient l'objet de nombreux pèlerinages. Une jeune et jolie femme, friandes d'aventures, prétendant s'être égarée et invoquant un soudain malaise, se fait héberger chez lui une nuit. Le père Serge, sur le point de succomber à la tentation, pour éviter le péché, d'un coup de hache se tranche un doigt de la main. La femme, profondément troublée, s'enfuit et quelque temps après s'enferme à son tour dans un couvent. La sainteté de l'ermite est à présent connue dans toute la Russie, et on lui attribue même des miracles. Mais la chair n'est jamais vaincue ; alors qu'il veut guérir une jeune fille neurasthénique, celle-ci, presque inconsciemment, l'induit au péché. Le père Serge quitte alors sa cellule, et, après un rêve qu'il considère d'inspiration divine, pour expier ses péchés, il part à pied pour une ville lointaine où habite une femme qu'il a connue jadis alors qu'elle était une enfant, et qui vit en travaillant durement pour faire subsister ses fils. «*Moi, j'ai vécu pour les hommes sous prétexte de vivre pour Dieu*», se dit le père Serge. «*Elle vit pour Dieu en s'imaginant vivre pour les hommes.*» Il erre par toute la Russie, aboutit en Sibérie où «*il s'installe sur la terre d'un riche paysan. Maintenant, il vit là-bas chez son maître, il travaille au potager, enseigne l'écriture aux enfants et soigne les malades.*» C'est seulement alors qu'ignoré des humains, banni de la société et de ses mondanités, il trouve la vraie foi.

## Commentaire

Oeuvre de la maturité de Tolstoï, cette nouvelle mélodramatique renferme l'essence de sa philosophie, qui voit dans l'amour agissant la route qui mène à Dieu. Le père Serge quitte le monde plus ou moins par orgueil, mais, en tant qu'ermite, voit encore sa réputation croître, doit alors effectuer un trajet personnel pour se dépouiller du monde, de l'orgueil, du moi, pour atteindre à l'humilité parfaite et à la dépossession radicale, qui rime avec l'ouverture et la transparence à Dieu. Sa fuite annonçait, dans une certaine mesure, celle qu'allait faire Tolstoï, qui était en proie aux mêmes interrogations que son héros....

Le texte fut publié seulement en 1911.

Il a été adapté au cinéma :

- en 1917, par le Russe Yakov Protazanov, avec Ivan Mosjoukine qui était alors considéré comme le plus grand acteur russe, qui incarna le rôle avec une profondeur alors rarement égalée au cinéma, son regard ténébreux et souvent fixe donnant au personnage la gravité nécessaire, son jeu rendant toute l'introspection du père Serge et son souci de ne jamais succomber à la tentation ;
- en 1945, par le Français Lucien Gasnier-Raymond, avec Jacques Dumesnil ;
- en 1978, par le Russe Igor Talankine, avec Serge Bondartchouk.

---

En 1898, épuisé, désespéré même, Tolstoï, en s'écriant : «*J'ai abandonné*», donna à l'imprimeur un manuscrit sur lequel il travaillait depuis dix ans, qui lui avait demandé un immense labeur traversé d'abandons, de reprises.

Son "*Journal*" de l'année 1899 ne s'étendit que sur douze jours.

Cette année-là, parut enfin :

---

**"*Voskresenie*"**

(1899)

**"*Résurrection*"**

Roman de 460 pages

Katiouchia Maslova, une fille de métayers devenue orpheline, avait été recueillie par le propriétaire de la métairie. À seize ans, elle fut séduite par le fils de son bienfaiteur, le jeune prince Nekhlioudov. Enceinte, on la chassa. Rapidement, de fuite en fuite, malgré elle, elle tomba dans les bas-fonds de la société et, ne pouvant trouver un réconfort dans la maternité puisque son enfant mourut, n'ayant pas le courage de se tuer, devint une prostituée. Un jour, elle vola cent roubles à l'un de ses clients. Il porta plainte, elle fut arrêtée, se vit injustement accusée d'avoir empoisonné un de ses clients, subit un procès où son ancien séducteur, Nekhlioudov, faisait partie du jury. Il reconnut la jeune fille, qui par sa beauté et sa grâce juvénile l'avait attiré autrefois, et qui lui apparaissait maintenant sous des dehors misérables, prit conscience qu'il portait, seul, la responsabilité de cet abaissement, sentit naître du plus profond de son âme le repentir et le désir de se racheter, tenta de la sauver, brava dès lors la loi, le respect, la morale, la société. Tout fut vain : elle fut condamnée aux travaux forcés. Il la suivit en Sibérie, avec l'intention de l'épouser. Mais elle refusa, se consacrant au contraire à un autre homme dont l'affection pour elle n'était pas justifiée à ses yeux, comme celle que lui portait Nekhlioudov, par la perspective du rachat. Cependant, il obtint sa libération, et elle rentra en Europe tandis qu'il resta en Sibérie pour se consacrer au sort des malheureux condamnés.

Commentaire

À l'origine, il y eut simplement un fait divers dont Tolstoï sut tirer tous les effets émouvants, car il était au sommet de sa puissance créatrice. Le roman a peut-être aussi une origine autobiographique : il aurait retrouvé en Katioucha le souvenir d'une servante autrefois séduite, et lui-même serait Nekhlioudov. Cela expliquerait la difficulté qu'il eut à écrire ce livre, à surmonter l'écueil de ses propres souvenirs, à dire les secrets de son âme torturée.

Le titre du roman peut se rapporter aux deux protagonistes : Nekhlioudov et Katioucha Maslova, bien que dans un sens différent. La jeune et gracieuse Katioucha, qui a cédé aux flatteries de son jeune maître et s'est laissé séduire par lui, ressuscite spirituellement en expiant des fautes qu'en réalité elle n'a pas commises ; Nekhlioudov est transformé par le martyr même de sa victime, qui le remet spirituellement sur le droit chemin.

Tolstoï, exprimant ses préoccupations essentiellement morales et moralisatrices, fit du roman ce «pathétique et ultime message résumant sa vie, ses idées, ses rêves, ses visions fulgurantes de sage et de prophète et, par là, l'espérance de tous les hommes» dont parla Romain Rolland. Du cas particulier, de l'anecdote de cet amour coupable, il s'éleva jusqu'à l'universel, faisant du jeune prince Nekhlioudov l'image même de l'homme converti, terrassé par le spectacle du malheur et qui se découvre responsable de l'injustice, faisant de l'héroïne un symbole de la souffrance humaine, de l'existence bafouée, avilie, suppliciée, tirant une leçon de morale illustrée par l'Évangile.

Cependant, l'artiste l'emporta ici sur le moraliste ; la thèse est complètement absorbée dans la création. Et le roman est l'oeuvre la plus importante de la dernière période de l'activité créatrice de Tolstoï, celle où se manifesta ouvertement sa conception de l'art mis au service de la moralité. Si l'on compare "*Résurrection*" à ses deux autres grands romans, "*La guerre et la paix*" et "*Anna Karénine*", il a sur eux la supériorité de l'unité et de la perfection de la composition ; tout l'intérêt se concentre sur les deux protagonistes et sur le processus de chute et de rédemption de l'un et de l'autre, que l'auteur examine en de pénétrantes analyses psychologiques.

Cependant, craignant la censure impériale, car l'oeuvre était révolutionnaire, et à un point tel qu'elle l'est encore puissamment aujourd'hui, l'éditeur barra au crayon rouge des scènes entières, faisant ainsi tomber des passages admirables : la messe des prisonniers, par exemple. Il y eut surenchère dans les éditions suivantes : on défigura le roman, on tenta d'en faire «*quelque chose d'acceptable pour les esprits bien-pensants*». Plus de mille corrections !

Le compositeur français Albert Roussel a composé en 1903 un poème symphonique intitulé "*Résurrection*".

---

Tolstoï abandonna ses droits d'auteurs de "*Résurrection*" pour alimenter le fonds finançant l'émigration des Doukhobors au Canada.

Même si sa renommée et son influence ne cessaient de s'amplifier, débordant largement les frontières de la Russie, ses idées sur les problèmes religieux conquérant un auditoire de plus en plus large, le Saint-Synode, faisant état d'un passage de "*Résurrection*" hostile à l'Église orthodoxe, prononça son excommunication. Aussitôt, de Russie et de l'étranger, on lui envoya des télégrammes et des fleurs ; on prononça des discours ; des manifestations d'étudiants s'organisèrent dans les rues de Moscou et à Saint-Pétersbourg devant son portrait peint par Répine ; des caravanes d'adeptes se rendirent en pèlerinage à Iasnaïa-Poliana ; mille inconnus pénétrèrent dans sa vie, sollicitèrent son aide, implorèrent une photographie, un souvenir, un mot d'encouragement. À soixante et onze ans, il devint le représentant incontesté des aspirations de la jeunesse intellectuelle russe.

La censure interdit la "*Réponse au Saint-Synode*" qu'il rédigea alors et où il déclara : «*Je ne partage pas, il est vrai, la foi du Saint-Synode, mais je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le principe de toute chose.*» Cette fière réplique souleva une vague d'enthousiasme.

Cependant, il était malade et partit se reposer en Crimée, dans une très belle propriété au bord de la mer. C'est à cette date que se situent ses célèbres rencontres avec Tchekov et Gorki qui lui rendaient fréquemment visite, qui lui permirent d'entrer en contact avec la jeune génération des auteurs russes.

Il publia :

---

**“Zivoj trup”**  
(1900)  
**“Le cadavre vivant”**  
(1911)

Drame en six actes

Fedia Protassov a abandonné sa femme, Lisa, que Karénine, ami de Fedia, voudrait épouser, l'aimant en secret depuis de longues années. Le divorce est nécessaire, mais Fedia est incapable de mentir, en s'accusant de fautes imaginaires, dans le but de rendre à sa femme sa liberté. Il simule alors le suicide. Karénine et Lisa, mariés, sont heureux et songent avec une gratitude émue au sacrifice de Fedia. Mais un maître chanteur trahit Fedia, et tous les trois sont appelés au tribunal. Le procès se déroule d'une façon favorable aux prévenus ; il suffirait que Fedia aidât un peu l'avocat de la défense. Mais, tout à coup, il se révolte : il ne veut plus feindre ; en même temps, il ne veut pas nuire à sa femme et à son ami. Il se tue d'un coup de revolver.

Commentaire

La pièce a pu être inspirée à Tolstoï par le roman de Pirandello, *“Feu Mathias Pascal”*. La personnalité de Fedia devrait à elle seule dominer tout le drame ; il s'agit d'un homme généreux, loyal, mais faible et incapable de s'opposer aux mensonges quotidiens. C'est pour cela qu'il s'enfuit, en renonçant à sa famille et à lui-même. Mais, bien que tous, même ses victimes, paraissent dominés, tout le long du drame, par sa personnalité puissante, celle-ci n'est que rarement évoquée ; la lutte intérieure qui se déroule dans son âme ne parvient jamais à s'exprimer en un dialogue efficace. Le personnage, qui devrait être si attachant, est à peine esquissé. Par contre, Lisa est dessinée avec une certaine vérité psychologique. La pièce évoque assez bien le milieu bourgeois, où dominant des considérations de bonheur à la petite semaine, et dont Fedia ne s'évade que par la mort.

---

Tolstoï reprit une œuvre qu'il avait commencée en 1880 :

---

**“I svet vo tme svetit”**  
(1900)  
**“Et la lumière resplendit dans les ténèbres”**

Drame en cinq actes

Nikolaï Saryntsov, riche propriétaire, est pris de scrupules religieux et entraîné d'abord vers l'Église orthodoxe, puis vers l'Évangile, dont il voudrait appliquer intégralement les préceptes dans la vie de tous les jours. Mais il se heurte à l'incompréhension de sa femme, à l'hostilité de son fils aîné et de ses parents. Parmi ceux que séduisent les mêmes idées religieuses se trouve un jeune prêtre, qui finalement se replace sous l'autorité de l'Église orthodoxe. Un autre adepte, le jeune prince Boris Tcheremchanov, fiancé de la fille de Saryntsov, est arrêté parce qu'il refuse de faire son service militaire. Saryntsov voudrait ensuite distribuer ses biens aux paysans pauvres, mais sa femme l'en dissuade. Ne pouvant plus supporter les contraintes de la vie bourgeoise, Saryntsov se prépare à fuir sa famille dont la vie lui semble par trop immorale ; mais, encore une fois, il cède aux prières de sa femme. Mais il est tué par la princesse Tcheremchanova, désespérée par le malheur de son fils.

### Commentaire

L'action est bien menée du point de vue dramatique, mais l'intérêt du drame est surtout autobiographique : il reflète en effet la situation de Tolstoï en face de sa famille à la suite de l'évolution de ses idées religieuses, et le conflit profond et intime qui l'opposa à sa femme, Sofia Andreevna.

La pièce resta inachevée.

---

---

Tolstoï se reporta aux souvenirs de ses jeunes années, où il avait participé à la longue guerre du Caucase et s'était intéressé alors à la population belliqueuse et insoumise de ce pays, et publia :

---

---

#### **‘‘Chadzi-Murat’’**

(1904)

“*Hadji-Mourad*”

### Nouvelle

Hadji-Mourad est le chef d'une tribu montagnarde. Poussé par la haine qu'il nourrit pour un autre chef, Ismaïl, lequel a tué son père et retient sa famille prisonnière, il passe du côté des Russes pour combattre l'ennemi commun. Mais ceux-ci se défient de leur nouvel allié ; voulant se garantir contre un coup de tête possible de sa part, leurs généraux l'envoient avec ses fidèles dans divers postes fortifiés de la frontière. N'obtenant pas l'aide qu'on lui avait promise, Hadji-Mourad décide finalement d'agir seul contre Ismaïl et s'enfuit du camp russe. Bientôt rejoint par les Cosaques, il est tué avec tous les siens après une héroïque résistance.

### Commentaire

Ce récit émouvant se relie aux premiers ouvrages de Tolstoï, en particulier aux “*Cosaques*” dont c’est une sorte de suite, mais on y relève toutefois une plus grande maîtrise descriptive et une analyse plus poussée des personnages. Dans la partie centrale de l'œuvre, il laissa libre cours à son ancienne dialectique rousseauiste, à ses idées politiques (quelque peu simplistes), en brossant le portrait tendancieux de l'empereur Nicolas Ier, qui était sa «bête noire», dont il fit le représentant de toutes ces «valeurs» et de toutes ces «vertus» qui, à ses yeux de grand écrivain «anarchiste», sont le plus souvent synonymes de vices ou de futilités.

Quand, à partir de 1991, la Tchétchénie fit parler d'elle, le roman tchéchène de Tolstoï fut curieusement négligé.

---

---

(1905)

“*Une âme simple*”

### Nouvelle

Le jeune Aliocha Gorchok, un garçon laid et empoté, est envoyé par son père travailler chez un patron qui exploite sa gentillesse et sa serviabilité. Mais, un jour, Aliocha tombe amoureux de Justine, la cuisinière. Il devra braver la colère de son père s'il veut épouser la jeune fille...

---

---

**‘‘Postmertnye zapiski starca Fedora Kuzmica’’**  
(1905)  
**‘‘Notes posthumes du starets Théodore Kouzmitch’’**

Essai

En 1864 était décédé, à Tomsk, en Sibérie, un ermite qui se faisait appeler Théodore Kouzmitch. La légende populaire prétendant qu’il était l’ancien tsar Alexandre Ier, dont la mort étrange avait quelque peu surpris l’opinion publique, des recherches furent entreprises pour éclaircir ce mystère.

Tolstoï laisse entendre que l’ermite en question était vraiment Alexandre Ier, qui, dans sa thébaïde sibérienne, consigne les étapes de sa vie intérieure sous la forme d’un journal que la mort aurait interrompu. Il relate en particulier sa vie passée à la cour parmi des êtres moralement bas, mais cruels autant que puissants et par là même impunis, vie frivole et indigne, agitée de remords à cause des guerres et des exécutions capitales que pouvait provoquer le moindre de ses actes, même involontaire.

Commentaire

L’écrivain a mis dans la bouche de l’ermite un réquisitoire serré contre la monarchie russe. Bien que cette oeuvre n’ait pas une grande valeur intrinsèque, elle évoque bien l’atmosphère de la cour impériale russe, et ce tableau de moeurs est tout à fait digne de Tolstoï.

En 1905, la révolution éclata. Tolstoï s’engagea dans la lutte sociale et politique, se fit *«l’avocat d’un peuple de cent millions de paysans»*, tout en déplorant l’horreur *«des assassinats et des violences, de quelque côté qu’ils viennent»*. Mais, s’il se démarqua du pouvoir tsariste, il n’entra pas pour autant en contact avec les révolutionnaires (qui signifièrent leur appréciation, Lénine voyant en lui *«un génie unique, dont aucun pays ne possède l’équivalent»*, Trotski, un *«moraliste mystique, ennemi de la révolution»*, qui *«nourrit l’esprit révolutionnaire des croyants»*, un *«négateur de la culture capitaliste»* qui *«devint, à quatre-vingt ans, le symbole de la libération»*). Et, s’il saluait la révolution, il s’opposa à la violence dans un article intitulé *“Ne tue pas”* (1907). Quant à son communisme, il fut uniquement spirituel : il ressentait le plus vivement la détresse qui l’entourait, mais s’en tenait à des songes sur le salut de ce monde, sur *«les lendemains qui chantent»* (célèbre formule qu’il lança).

Dans un autre texte fort, consacré à la résistance contre l’oppression des puissants, il proposa une réflexion sur la situation coloniale de l’Inde, qui amena Gandhi à correspondre avec lui. Au nom même de la libération totale, il était résolument contre la violence, même menée dans la perspective de la libération du joug anglais : *«Lorsque les Hindous se plaignent qu’ils ont été asservis par les Anglais, c’est comme si des ivrognes se plaignaient d’avoir été asservis par les vendeurs de vin qui se sont installés parmi eux. Vous leur dites qu’ils ne peuvent pas boire, mais ils vous répondent qu’ils y sont tellement accoutumés qu’ils ne peuvent plus s’abstenir, qu’ils doivent puiser leur énergie dans le vin. [...] Ne résistez pas au mal, et ne participez pas vous-mêmes au mal, à la violence des administrations, des tribunaux, des collectes d’impôts et, surtout, de celle de l’armée, et personne au monde ne pourra vous asservir.»*

Un autre article, acerbe, intitulé *“Je ne peux plus me taire”* (1908), fut consacré à la peine de mort, Tolstoï protestant contre vingt exécutions qui venaient d’être infligées et demandant à être lui-même emprisonné. Il ne fut publié que partiellement par la presse russe mais dans sa totalité par la presse étrangère.

Parmi ces écrits empreints d’un humanisme étonnant et dont le retentissement fut grand, il en est d’autres où, alors que l’esclavage était interdit en Occident et que, du coup, on s’était persuadé qu’il n’existait plus sur la Terre autrement que dans quelques contrées lointaines, Tolstoï pensait que ce



ne sont que ses formes extérieures qui avaient été abolies, car des êtres humains continuaient d'être exploités. Il s'insurgea contre ce qui lui semblait être le stade suprême de l'esclavage : l'État. *«Il s'agit d'une organisation très artificielle et chancelante, et le fait qu'elle peut être détruite par la moindre secousse ne prouve aucunement qu'elle est nécessaire mais, au contraire, que si elle a déjà pu l'être, elle est maintenant inutile, donc nocive et dangereuse.»*

Quant à l'armée, l'ancien militaire, héros de Sébastopol, la considérait comme une machine à abrutir l'esprit des soldats autant que l'âme du peuple : *«Pour que cessent l'oppression des peuples et les guerres inutiles, pour qu'on ne s'insurge plus contre ceux qui semblent coupables de celles-ci, pour qu'on ne les tue pas, il faut semble-t-il, peu de choses : il faut seulement que les gens comprennent les choses telles qu'elles sont et qu'ils les nomment par leur véritable nom, qu'ils sachent qu'une armée est un instrument de meurtre et que le rassemblement et la direction d'une armée - justement ce que font avec tant de présomption les rois, les empereurs, les présidents - sont une préparation au meurtre.»*

Lorsqu'en août 1908, on célébra ses quatre-vingts ans, les hommages reçus du monde entier dans trois bureaux de poste qui suffisaient. à peine à les acheminer vers Iasnaïa Poliana situaient sa gloire à l'égale de celle de Victor Hugo. Un opérateur de cinéma vint fixer ses traits sur un film, pour la postérité. Il déclara : *«C'est intéressant le cinéma, si j'étais plus jeune, je me consacrerai à l'art de faire des films.»*

Mais, le soir même, fatigué par les chants, les bavardages et les allées et venues des invités, il avoua à une de ses filles : *«J'ai l'âme lourde.»* Et il nota dans son "Journal" : *«J'ai une terrible envie de m'en aller.»*

De graves conflits familiaux vinrent assombrir ses dernières années, sa femme ne partageant pas son idéal, la famille s'opposant à son désir de distribuer ses terres aux paysans. Il était seul à tendre à des mœurs plus simples et plus humaines, à une vie frugale, mais il adorait jouer au tennis et rouler sur la bicyclette que lui avait offerte la "Société moscovite des passionnés de vélocipède". Les milliers de visiteurs ne manquant pas d'être surpris, comme le rappela sa fille, Tatiana, de voir la famille manger dans des services en argent. Des querelles passionnées furent livrées pour la possession de ses manuscrits, de ses journaux intimes, de son testament.

Dans cette atmosphère pénible, il continua cependant d'écrire :

---

---

***“Ot nej vsékacestva”***

(1910)

*“Tout le bien vient d'elle”*

Comédie en deux actes

Dans la maison du paysan Mikhaïla, et durant son absence, est recueilli un voyageur, personnage pittoresque de vagabond. À la tombée de la nuit, le maître revient de la ville en état d'ivresse ; il s'apprête à attraper sa femme, mais en est empêché par le voyageur. Au matin, en proie encore au vin qui lui a été offert le soir précédent par Mikhaïla, le vagabond s'éloigne en emportant le thé et le sucre que celui-ci avait achetés à la ville. Rejoint et ramené chez le paysan, il reconnaît sa faute. Cependant, Mikhaïla, cédant à une impulsion généreuse, au lieu de le remettre entre les mains de la police, lui donne le thé volé.

Commentaire

Ce sont quelques scènes rapides et vives de la vie paysanne où le personnage du vagabond, vif et comique, est tout enveloppé d'humour serein. Elles ont une intention moralisante, voulant montrer les méfaits de l'alcool et faisant la promotion d'une générosité qui rappelle celle de Mgr Myriel dans "Les misérables" de Victor Hugo.

La pièce fut publiée après la mort de l'auteur.

---

---

En 1910, Tolstoï fit son dernier voyage à Moscou où il fut acclamé par une foule innombrable. À partir du 29 juillet, à côté de son «*grand journal*», que son épouse s'acharnait à lire malgré ce qu'il y disait de cette compagne de près d'un demi-siècle, qui rapportait les réflexions et les pensées qui le préoccupaient au cours des derniers mois de sa vie, il commença à tenir un «*journal pour moi seul*», beaucoup plus intime et qu'il ne faisait lire à personne, où on trouve la recension détaillée du pénible conflit qui opposa à son épouse le vieil homme qui, arrivé au terme de son existence, n'aspirait plus qu'au «*véritable amour de Dieu*» et à se défaire des signes extérieurs de richesse comme des conventions sociales de son milieu pour être au plus près de ceux dont il avait embrassé la cause : les «*moujiks*».

Alors que sa neurasthénie avait déjà, bien avant «*la crise*», provoqué des scènes terribles, ce fut Sofia, qui étant de santé fragile, voulant une vie confortable, devint paranoïaque et lui rendit la vie intolérable : «*Ils me déchirent, j'ai envie de les fuir tous*», écrivit-il dans son «*Journal*».

Ayant surpris sa femme à inventorier ses tiroirs, le lendemain, qui était le 28 octobre 1910, en pleine nuit, à six heures du matin, il se leva, s'habilla, fit ses paquets, réveilla son disciple et médecin particulier, Douchan Makovitski, et ordonna au cocher d'atteler une voiture pour les conduire tous deux à la gare. Sa résolution était prise : «*Mon âme aspire de toutes ses forces au repos et à la solitude, pour vivre en harmonie avec ma conscience, ou, si ce n'est pas possible, pour échapper au désaccord criant qu'il y a entre ma vie actuelle et ma foi...*» Il quitta tout : sa maison, ses biens, sa famille, sa gloire, pour, solitaire, misérable, mais au plus près de son humaine condition, partir comme un vagabond avec un seul compagnon. Le but de leur voyage était le couvent de Chmardino où vivait Marie, une sœur de Tolstoï qui vivait retirée sous l'habit de religieuse. Les deux hommes passèrent la première nuit au couvent d'Optina Poustyn. Puis ils repartirent en direction de Novotcherkassk. Mais, en cours de route, il prit froid, un malaise le saisit, et il fut obligé de descendre à la station d'Astapovo (gouvernement de Riazan). Bien qu'il voyageait incognito, son identité fut rapidement découverte. Le chef de gare lui céda son appartement. Tandis qu'à bout de forces, terrassé par la pneumonie, il grelotait de fièvre dans son lit, les gazettes du monde entier publièrent le récit de son évasion. Vers la petite gare affluèrent en hâte sa femme, ses filles, ses fils, ses disciples, Tchertkov en tête, des journalistes, des prêtres, des curieux, des opérateurs de cinéma et des gendarmes. Il avait voulu se séparer de la foule, de la gloire, et la foule, la gloire le retrouvaient. Le 3 novembre, il écrivit les derniers mots de son «*Journal*» : «*Et tout est pour le bien et des autres, et surtout, de moi.*» Dans la nuit du 4 novembre, il murmura : «*Mais les paysans, comment donc meurent les paysans?*» Deux jours plus tard, il dit encore, d'une voix à peine perceptible : «*Toujours moi... Toujours ces manifestations... Assez de manifestations, c'est tout...*» Le lendemain, 7 novembre 1910, à six heures cinq minutes, il mourut. Le 8 eut lieu la levée de son corps à laquelle assistèrent son ami, le peintre Leonid Pasternak et le fils de celui-ci, Boris, qui était âgé de vingt ans. Selon son désir, il fut enseveli au bord d'un ravin d'Iasnaïa Poliana où son frère, Nicolas, lui avait dit qu'était enfoui le «*rameau vert*», clef de l'amour universel.

### L'homme

Sur les centaines de clichés qu'on possède de lui, Tolstoï apparaît comme un homme massif, trapu, aux gros sourcils, à la barbe épaisse, à la fin une belle barbe d'argent qu'il faisait couler entre ses doigts. Il semble toujours interroger le monde de son regard doux et scintillant.

Animé du sentiment de la nécessité du perfectionnement individuel, du sentiment de la culpabilité qui fut au centre de sa réflexion et de ses écrits surtout dans les dernières décennies de sa vie, il fut toujours en lutte contre lui-même autant que contre son milieu.

Cet aristocrate, qui abandonna son titre et fut l'un des premiers en Russie à abolir le servage, éprouva toujours un amour immense pour le peuple, rechercha sans cesse la compagnie des damnés de la terre, à la ville comme à la campagne, admira la culture populaire, notamment les chants et les contes. Les paysans lui semblaient naturellement bons et vertueux, selon une conception qui n'est pas sans rappeler celle mise en avant par Jean-Jacques Rousseau. Dans son immense domaine d'Iasnaïa Poliana, il prenait plaisir à travailler au milieu des arbres et des champs,

à étriller les chevaux et entretenir les ruchers, à fabriquer de ses mains ses propres bottes de cuir, à se dévouer plus que tout à l'éducation des enfants des «moujiks». Mais cela n'impressionna pas Tchekhov qui asséna : «La morale de Tolstoï ne m'émeut plus ; au fond du coeur je ne suis pas bien disposé envers elle. J'ai en moi du sang de paysan, et l'on ne m'en fait pas accroire sur les vertus paysannes.»

Il s'analysa autant qu'il analysait son époque. Son "*Journal*" ne permet pas seulement de mieux comprendre l'évolution de l'écrivain et bien des aspects de son oeuvre romanesque, il constitue l'un des livres les plus importants que la volonté de parvenir à la connaissance de soi ait pu inspirer à un homme.

### Le penseur

Tolstoï fut d'abord un chrétien épris de la doctrine de l'amour du prochain et de la nécessité du perfectionnement individuel. Cela fit de lui un dénonciateur impitoyable des valeurs et des structures économiques, sociales et politiques de la société et de la civilisation contemporaines, un dénonciateur de l'Église, le prédicateur d'un christianisme renouvelé, le prophète d'un évangile terrestre. Il se posa la question : «*Pourquoi vivre?*» et trouva la réponse dans une vie simple, dans une croyance en Dieu en dehors de toute Église, dans un amour des êtres humains, dans une condamnation de toute violence, dans un refus de la civilisation moderne, de l'industrialisation et du pouvoir d'État. Aussi de nombreux libertaires ont-ils fait de lui le phare de leur pensée.

Cette intransigeance rigoureuse de l'exigence morale appliquée à tous les domaines de la vie individuelle et collective a fait du penseur l'un des maîtres spirituels du XXe siècle naissant. On rencontrait des tolstoïens qui vivaient selon la doctrine. Après sa mort, ses silences mêmes firent l'objet d'interrogations infinies. Iasnaïa Poliana devint un musée et un lieu de pèlerinage.

Mais les ouvrages de philosophie, dont il était si fier, sont tombés dans l'oubli, car, dès qu'il se détacha de la terre pour aborder les sphères philosophiques, il manqua de moyens pour dominer les problèmes, enfla son éloquence et proclama sur un ton solennel des pauvretés dont il eût été le premier à sourire, si un autre que lui les avait prononcées.

Son système de pensée ne tient pas. Sa théorie de la non-violence et de l'abolition de la propriété conduirait à la suprématie de l'État sur l'individu, chose qu'il se refusait à admettre. Sa volonté d'ascétisme (ce végétarien convaincu renonça de plus en plus aux vanités de la vie sociale et aussi à ce qui en fait le confort) et d'abstinence sexuelle était en contradiction avec sa sensualité exigeante et avec son amour de l'humanité dans toutes ses faiblesses. Enfin, son mépris de l'oeuvre d'art se conçoit mal chez un écrivain qui prétendit donner le pas au spirituel sur le temporel.

En vérité, ce prédicateur furieux souffrit de ne pouvoir accorder sa vie et sa pensée. Il aurait voulu découvrir les délices de la pauvreté, mais il n'osa pas dépouiller sa famille, et, même lorsqu'il eut renoncé théoriquement à gagner de l'argent, il continua, grâce aux siens, à jouir d'une belle aisance. Il ne put s'évader d'un bonheur matériel qu'il réprouva. Il aurait voulu qu'Iasnaïa-Poliana fût un désert, mais, plus il prêcha la nécessité de la solitude, plus il augmenta autour de lui le nombre de ses adorateurs. Il aurait voulu être excommunié, mais, quand l'Église le condamna, sa gloire grandit et s'étendit jusqu'aux frontières du monde civilisé. Il aurait voulu être jugé, exilé, comme plusieurs de ses adeptes, mais le tsar refusa de le rendre responsable des mouvements d'insubordination qu'il avait inspirés par ses livres. Il aurait voulu subir des tortures physiques, la misère, l'iniquité, la prison, le bagne, pour pouvoir se transformer ostensiblement en martyr.

Il fut généreux dans ses intentions, mais indécis dans ses actes, et Dostoïevski l'a bien remarqué : «Malgré son immense talent artistique, il appartient à ces esprits russes qui ne voient avec clarté que ce qui se trouve sous leurs yeux... Ils sont de toute évidence incapables de tourner la tête à droite ou à gauche pour voir ce qui se passe sur les côtés : il leur faut lourner tout le buste, tout le corps. Alors, ils se mettent à dire le contraire de ce qu'ils disaient auparavant, mais ils sont toujours rigoureusement sincères.» Quant à Merejkovski, écrivain et critique littéraire russe (1866-1941), il asséna : «La faiblesse et l'erreur de Tolstoï consistent non point en ce qu'il a voulu être plus qu'un artiste, mais en ce que ses efforts l'ont parfois conduit à être moins qu'un artiste, non point en ce qu'il a voulu

servir Dieu par son art, mais en ce qu'il a souvent servi un autre Dieu que le sien.» Enfin, André Suarès l'a ainsi épinglé : «Tolstoï ne laisse pas d'irriter l'esprit par une perpétuelle confusion d'arguments. Il propose à la raison les mots pris dans leur sens mystique ; et il offre aux coeurs les mots crus de la raison.»

Il fut grand, non par la doctrine qu'il laissa, mais par les souffrances qu'il endura pour la mettre en pratique, non par ses vaticinations sur le monde futur, mais par sa peinture du monde contemporain, non par ses élans vers le ciel, mais par sa connaissance de la terre.

### L'artiste

En fait, même s'il lui arriva de la condamner, c'est la création littéraire qui prit chez lui la plus large place jusqu'à la fin de sa vie et qui fait qu'il survit principalement. Il fut romancier, nouvelliste et auteur dramatique. Son oeuvre témoigne de l'extraordinaire conflit entre son vitalisme instinctif et ses tourments existentiels, de son besoin d'une règle de conduite absolue, de son incessant intérêt pour les passions et les déchirures du couple. Puisant la matière de son oeuvre dans l'observation de soi nourrie par l'inquiétude morale et la soif de perfection, il fit du roman réaliste, construit à partir de l'évocation plastique de l'instant concret, une épreuve de vérité soumise au critère esthétique de l'authenticité.

Aussi longtemps qu'il se contenta de décrire le monde qui l'entourait, ses sens prodigieusement développés lui permirent de saisir les plus chauds secrets de la vie.

Aujourd'hui, c'est bien l'artiste qui a toujours un très vaste public, aux quatre coins du monde. Les lecteurs de maintenant sont plus sensibles à la puissance évocatrice des grands romans et à la fascination qu'exercent les figures d'identification qu'ils proposent.

Les adaptations scéniques et cinématographiques de ses oeuvres, dont plusieurs sont elles-mêmes des chefs-d'oeuvre en leur genre, contribuèrent pour leur part à sa gloire.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)